

A black and white photograph capturing a chaotic scene of a protest or riot. In the foreground, a large fire is burning, with thick, billowing white and grey smoke rising into the sky. To the left, a white storage container is visible, with the letters 'sdc' and 'Storage' printed on it. In the background, a large, multi-story building with classical architectural features is partially obscured by the smoke. The overall atmosphere is one of destruction and civil unrest.

Première partie
Le soulèvement
George Floyd

*shit, we been looting and marching before I got here
They still shooting, we the targets, no it's not fair*

STARLITO

I. L'urgence du moment

et la patience d'un millier d'années

CHRONORAMA DU MOUVEMENT

*Nous avons construit ce pays,
et nous le détruirons par le feu s'il le faut¹ !*

Le 25 mai 2020 George Floyd est interpellé à la sortie d'un magasin de Minneapolis par la police, alertée par un vendeur qui le soupçonne d'avoir payé avec un faux billet de vingt dollars. Le policier Derek Chauvin, qui procède à l'interpellation, le maintient au sol, son genou sur le cou durant près de neuf minutes, entouré par trois autres policiers qui lui maintiennent les jambes et empêchent les passants d'intervenir. George Floyd meurt après avoir répété «*I can't breathe*», en écho terrifiant aux mots d'Eric Garner, étouffé six ans plus tôt par un agent du New York Police Department, dans des circonstances similaires.

La vidéo de la mise à mort de George Floyd fait le tour du monde sur les réseaux sociaux en quelques heures. Des gens descendent dans la rue dans tout le pays et les États-Unis connaissent à cette occasion un mouvement d'une ampleur exceptionnelle. Deux semaines plus tard, le *Times Magazine* dénombre déjà plus de quatre mille rassemblements dans deux mille cinq cents villes différentes. Des émeutes secouent les grands centres urbains et de nombreuses petites villes entre fin mai et mi-octobre². Plus de vingt millions de personnes ont

1. Un manifestant à Minneapolis, interviewé par le vidéaste Unicorn Riot, la nuit du 27 au 28 mai 2020, diffusion en live.

2. La participation des petites villes n'a pas été anecdotique, comme nous le rappelle le site itsgoingdown.org, avec leur article «Fire on Main Street»: «Lorsque le soulèvement de George Floyd a éclaté dans tous les États-Unis cet été, des dizaines d'émeutes ont eu lieu dans de petites villes comme Spokane, Eugene, Fargo, Salt Lake City, Atlantic City, Lynchburg, Columbia, Fort Lauderdale, etc.».

participé au mouvement. Les États-Unis n'avaient pas connu pareil soulèvement depuis l'assassinat de Martin Luther King en avril 1968.

La révolte du printemps 2020 s'inscrit dans la séquence initiée par le mouvement Black Lives Matters (BLM³). Celui-ci est né en 2013, en réaction aux meurtres à répétition de personnes noires, par des flics ou des tenants de la suprématie blanche. Il devient massif à l'occasion du soulèvement de Ferguson en 2014, où plusieurs jours de manifestations et d'émeutes de grande ampleur ont lieu après le meurtre de Michael Brown, abattu par un policier blanc. Ce mouvement fait également écho aux émeutes urbaines de Los Angeles⁴ en 1992, et de façon plus lointaine à celles de Détroit en 1967, et de Watts en 1965 : des explosions de violences marquées par des pillages et des incendies spectaculaires à la suite d'épisodes de brutalité policière. Ces émeutes sont à chaque fois marquées par des milliers d'arrestations, des dizaines de morts et l'intervention de la garde nationale⁵ pour rétablir l'ordre.

3. Il s'agit au départ d'un hashtag #BlackLivesMatter diffusé sur les réseaux sociaux par deux femmes noires après la relaxe de George Zimmerman en 2013. Ce dernier, un «voisin vigilant», avait tué Trayvon Martin, un adolescent noir de 17 ans l'année précédente, sous prétexte qu'il «rôdait de manière louche» dans son quartier. Zimmerman a finalement été innocenté pour légitime défense. En 2014, BlackLivesMatter devient un mouvement après la relaxe des policiers ayant tué Eric Garner à New York et Michael Brown à Ferguson. Le slogan est repris sur tout le territoire américain et d'énormes manifestations nationales ont lieu à New York et Washington. L'organisation tranche complètement avec celle des grandes organisations des droits civiques qui assumaient un leadership et une certaine verticalité. Le mouvement s'organise principalement sur les réseaux sociaux, de façon décentralisée et horizontale. Il existe un fossé politique entre le mouvement BLM et les organisations historiques des droits civiques qui ont beaucoup appelé au calme pendant le mouvement et ont peiné à partager le micro avec les nouveaux militants BLM. Au fur et à mesure, une partie du mouvement s'est structurée en collectifs BlackLivesMatter locaux. Le mot d'ordre BlackLivesMatter circule toujours sur les réseaux sociaux de manière indépendante de ces collectifs et structures. Voir à ce propos Keeanga-Yamahtta Taylor, *BLACK LIVES MATTER, le renouveau de la révolte noire américaine*, Agone, Marseille, 2017.

4. Voir le documentaire *LA 92* de T.J. Martin, Daniel Lindsay (2017).

5. La garde nationale est une force militaire composée d'environ quatre cent soixante mille réservistes volontaires. Descendante des milices du XVII^e siècle, elle a été mobilisée lors de la guerre d'Afghanistan ainsi que celle d'Irak et lors de catastrophes naturelles comme l'ouragan Katrina mais aussi régulièrement lors de révoltes urbaines.

Le mouvement à la suite du meurtre de George Floyd intervient après deux mandats Obama et huit ans de luttes BLM. La perspective d'une condamnation judiciaire des policiers et d'une énième réforme semble être une éventualité à laquelle plus personne n'arrive à croire. À la place, un autre horizon s'est immiscé dans les esprits. *Defund the police*, *Abolish the police* (Couper les fonds de la police, Abolir la police), sont des mots d'ordre qui circulent massivement – et pas seulement chez les militant·es. Dans les conversations, les cortèges, sur les murs Facebook, jusque dans la presse *mainstream*, ces propositions fument. Elles obligent tout le monde à considérer la question, à avoir un avis, à se positionner. Pour ou contre l'abolition de la police ?

Depuis l'intérieur du mouvement

Dès le lendemain du meurtre de George Floyd, le 26 mai, des milliers de manifestant·es sortent dans les rues de Minneapolis et se rassemblent pour une veillée funèbre. La foule se répand entre le lieu où il s'est fait tuer et le commissariat du 3^e district, auquel sont rattachés ses meurtriers. Le lieu du meurtre devient un lieu de recueillement. Une trêve est immédiatement actée entre les gangs et assure la libre circulation de leurs membres sur les différents territoires de la ville. C'est depuis les alentours du commissariat que partent les émeutes, avec des tentatives pour le prendre d'assaut. Un grand nombre de vitrines volent en éclat, deux cent soixante-dix commerces sont pillés en trois jours, certains incendiés, des caméras de surveillance tombent et des voitures de flics sont attaquées et détruites. Pendant cinq jours⁶, Minneapolis, puis très vite la ville voisine de St Paul, sont en ébullition. Le 28 mai, suite à deux jours de siège consécutifs, les flics sont obligés d'abandonner le commissariat du 3^e district, qui finit réduit en cendres⁷.

6. Sur ces cinq jours à Minneapolis, voir «The world is ours» sur itsgoingdown.org.

7. Pour un récit détaillé, voir «Le siège du commissariat du 3^e district» sur lundi.am. En avril 2021, un jeune homme a été condamné à quatre ans de prison et douze millions de dollars de dommages et intérêts pour l'incendie du commissariat de Minneapolis.

Cet incendie marque le point d'orgue de ces premières journées d'émeutes. Les affrontements se déplacent ensuite aux abords du commissariat du 5^e district, mais sans parvenir cette fois à le détruire.

Le climat insurrectionnel à Minneapolis donne un tour féroce à la mobilisation qui commence à gagner du terrain. Près de cent cinquante grandes villes américaines ne tardent pas à suivre l'exemple: manifestations de masse, blocages de ponts et d'autoroutes, rues entières repeintes, pillages de commerces, attaques de banques et de tribunaux, incendies répétés de voitures de police, occupations...

Les foules sont mobiles. Des sons de voitures font rugir les hymnes du mouvement, des *burns* font vrombir les moteurs, des coups de feu sont tirés en l'air, des fresques murales géantes apparaissent çà et là. À Atlanta, le siège de la chaîne de télévision CNN est pris d'assaut par la foule et les magasins de luxe Prada, Louis Vuitton et Cartier du luxueux Lenox Square Mall sont dévalisés. À Philadelphie, des voitures de police sont vidées de leur contenu puis envoyées sur les forces de l'ordre, certaines incendiées, et une trentaine de distributeurs automatiques de billets sont détruits à coups d'explosifs en une seule nuit. Les magasins de luxe sont pillés de Beverly Hills, le quartier huppé de Los Angeles, jusqu'à Manhattan. À Boston, les manifestants défoncent les vitres des voitures de police avant de sauter joyeusement dessus; des centres commerciaux sont là encore pillés. À New York, la ville aux quarante mille policiers, plus de trois cents véhicules du New York Police Department (NYPD) sont détruits. À Seattle, après qu'une manif contre la police soit violemment attaquée par les forces de l'ordre, une tempête de vandalisme s'abat sur le centre-ville contre les vitrines des entrepôts Amazon, les bâtiments gouvernementaux, la prison pour mineurs et un concessionnaire de voitures de luxe. L'ambiance oscille entre rage et exubérance, célébration et gravité, fête de quartier et guerre civile. Dans ces moments de déchaînement et de joie, des personnes sont aussi blessées et

tuées lors d'accidents, d'attaques liées à la répression policière ou du fait de milices trumpistes⁸.

Contrairement aux manifestations BLM de ces dernières années qui s'incarnaient principalement dans des envahissements de ponts, de routes, d'autoroutes et quelquefois des affrontements avec la police, le soulèvement George Floyd a marqué le retour de la pratique du pillage. Le hashtag #lootback devient viral sur les réseaux sociaux. Les émeutiers prennent au sérieux le rêve américain : ils viennent se refaire directement dans les rayons des supermarchés et se défaire du paradoxe capitaliste (d'un côté l'inculcation du désir de la marchandise et de l'autre l'impossibilité de le satisfaire, faute de moyens). Le tout dans un contexte de confinement où 14 % de la population américaine se retrouve sans emploi, soit quarante millions de personnes, ce chômage de masse touchant proportionnellement deux fois plus les Noirs que les Blancs.

Les pillages donnent lieu à des redistributions collectives, de façon spontanée ou organisée, comme à Minneapolis où sont mis en place de véritables dépôts d'approvisionnement sous des barnums. Le collectif BLM de Chicago affirme lors d'un rassemblement de soutien à des manifestant-es interpellé-es pour pillage que cette pratique est une forme de réparation qui répond aux inégalités économiques. Il déploie une banderole « *Our futures have been looted from us... LOOT BACK!* » L'une des porte-paroles déclare : « Je me fiche que quelqu'un décide de piller un Gucci ou un Macy's ou un Nike parce que cela lui permet de s'assurer qu'il mange ou qu'il ait des vêtements. »

Les pillages ont alimenté le siège du commissariat à Minneapolis, en fournissant de l'eau, du lait, des boissons énergisantes, des barres énergétiques... Ils ont été des moments d'explosion de joie et de partage. Le fait qu'ils se répandent autant dans la ville et qu'ils soient quasiment toujours suivis

8. Au total, vingt-huit personnes sont mortes durant le mouvement, tuées par les forces de l'ordre ou des membres de l'extrême droite, dans des fusillades ou renversées par des automobilistes.

9. « Notre avenir a été pillé... À NOTRE TOUR DE TOUT PILLER! »

de l'incendie du bâtiment pillé a concrètement rendu la situation ingérable pour la police. Sollicités de partout à la fois et obligés de rester mobilisés sur place de longues heures durant pour protéger les pompiers, les flics se sont retrouvés largement dépassés. Dans des villes comme Chicago, Rockford, Louisville et Philadelphie¹⁰, des « caravanes de pillages » sont organisées : des groupes de voitures se réunissent et convergent vers des centres commerciaux pour les dévaliser. Avant de repartir ensemble, le coffre plein, vers d'autres cibles.

Ce qui est manifeste à ce moment-là, c'est que les organisations clairement établies ou historiques comme des collectifs BLM, la National Association for the Advancement of Colored People¹¹ (NAACP) et des organisations de gauche liées au Parti démocrate ne sont ni à l'origine des appels à descendre dans la rue, ni capables d'orienter les manifestations. Le mouvement déborde de toutes parts et *Black Lives Matter* fonctionne plus comme un mot d'ordre que comme une véritable organisation qui dirigerait le mouvement. Les forces de l'ordre n'ont plus grand monde sous la main pour trouver un interlocuteur « responsable », capable d'avoir un ascendant sur les manifestant-es et susceptible d'appeler au calme.

L'Empire contre-attaque

Passé un moment de sidération, le pouvoir organise la contre-offensive pour reprendre la main sur la situation. À l'échelon municipal, les maires imposent des couvre-feux dès la première semaine, dans toutes les villes où ont lieu des émeutes. Deux cents couvre-feux sont ainsi imposés dès début juin. Certains États proclament l'état d'urgence. Le *Washington Post* recense plus de dix-sept mille arrestations après seulement deux semaines de mouvement. Plusieurs personnes sont

10. À propos des caravanes de pillage à Philadelphie en octobre 2020, qui ont fait suite au meurtre de Walter Wallace, un Afro-Américain abattu par la police de Philadelphie, voir « Cars, riots, and black liberation » sur illwill.com.

11. Cette organisation de défense des droits civiques, fondée en 1909, est l'une des plus anciennes et influentes.

éborgnées à cause des tirs tendus de lacrymo ou de *bean bag*¹². Dans trente-quatre États, la garde nationale est mobilisée avec quatre-vingt-seize mille hommes déployés, signe que les flics locaux ne parviennent plus à gérer la situation.

Dans la bataille de l'opinion, les ficelles sont les mêmes que d'habitude: les personnes tuées par la police sont discréditées dans les médias en tant que délinquants ou criminels, via la publication par exemple de leur casier judiciaire. L'habituel discours de légitime défense pour justifier les assassinats policiers est mis en place. On explique que l'arrestation nécessitait « l'usage de la force » car la personne appréhendée se défendait et était dangereuse. Les autorités font pression sur les familles des victimes pour qu'elles appellent au calme. L'image de flics et de politiciens posant un genou à terre, ou priant pour exprimer leur soutien aux proches de victimes, fonctionne comme manœuvre de pacification et tente de faire exister ce mot d'ordre invraisemblable « Tous unis, la police avec le peuple. » Il s'agit de techniques de désescalades enseignées à l'école de police, dans les situations où les matraques et les gaz ne suffisent pas à rétablir l'ordre. Mais on peut également y voir le signe d'un rapport de force réel imposé par le mouvement.

S'il y a quelqu'un qui n'est pas adepte des genuflexions, c'est Donald Trump. Après avoir beaucoup tweeté sur l'incompétence et la mollesse du maintien de l'ordre de la part des maires démocrates, le président justifie l'envoi de policiers fédéraux pour la protection d'institutions fédérales comme les tribunaux. Il appelle aussi sans détour à tirer à balles réelles sur les émeutiers. « *When the looting starts, the shooting starts*¹³ », tweete-t-il dès le 29 mai.

L'envoi des « *feds* », avec l'attirail treillis, masque à gaz et fusil d'assaut, combiné à la communication présidentielle très

12. Arme à feu dont les cartouches contiennent des sachets de sable ou de plomb, considérée comme une « arme non létale ».

13. « Quand les pillages commencent, les tirs à balles réelles s'ensuivent ». L'expression date de 1967, prononcée par le chef de la police de Miami à la suite des émeutes noires qui secouent alors plusieurs grandes villes. Ayant armé ses policiers de fusils, il assumait ne pas « se préoccuper d'être accusé de violences policières ».

martiale, est à son tour largement critiqué dans le pays. Beaucoup de maires et de gouverneurs démocrates se retrouvent dans une position inconfortable. D'un côté, ils s'indignent des assertions fascistes de Trump et affichent un soutien de façade au mouvement, tout en minimisant son caractère insurrectionnel. De l'autre, ils et elles veulent que tout rentre dans l'ordre le plus vite possible. Tous les moyens sont bons : couvre-feu, promesses de réforme et le classique : « Votre colère est légitime, mais la violence c'est mal. » Sous pression du mouvement ou en quête de légitimité, plusieurs maires sont allés jusqu'à réduire les prérogatives de la police, avec par exemple l'interdiction des gaz lacrymogènes à Portland (hormis en cas d'émeute) ou le retrait du *no knock warrant*¹⁴ à Louisville.

Breonna Taylor

À Louisville, dans le Kentucky, dans la nuit du 12 au 13 mars 2020, trois hommes s'introduisent par effraction dans le domicile de Breonna Taylor, jeune Africaine-Américaine. Croyant qu'ils sont l'objet d'un cambriolage ou d'une agression chez eux, son petit ami, Kenneth Walker, saute sur son arme. Un échange de coups de feu a lieu et la jeune ambulancière de 26 ans est tuée. Sauf qu'en fait de cambrioleurs, les intrus se révèlent être un groupe de trois policiers en civil qui agissent dans le cadre d'une affaire de stupés et d'un no knock warrant. Et il s'avère que les renseignements à l'origine de la perquisition sont erronés. Passée relativement inaperçue dans le flot hebdomadaire de meurtres policiers, cette histoire refait surface grâce à la mobilisation à la suite de la mort de George Floyd. De partout dans le monde, des gens, parmi lesquels Beyonce, demandent l'inculpation des policiers qui ont abattu Breonna Taylor. La campagne #SayHerName, massivement relayée sur les réseaux sociaux, met en lumière les femmes noires tuées par la police. Les policiers sont mis en cause pour

14. Littéralement un « mandat sans frapper ». Il autorise la police à rentrer chez les gens et défoncer leur porte sans s'annoncer.

« mise en danger de la vie d'autrui » (en l'occurrence celle des voisins blancs) après avoir fait feu à vingt-deux reprises et tué Breonna. Concernant Kenneth, rescapé de l'exécution de sa compagne, il est dans un premier temps mis en accusation pour tentative de meurtre sur policiers avant que l'un d'eux ne porte plainte contre lui pour « détresse émotionnelle ». Le procureur en charge des poursuites, Daniel Cameron, Noir et républicain, est l'objet de vives critiques. Tamika Mallory, activiste africaine-américaine et cofondatrice de la Marche des femmes à Washington après l'élection de Trump, ne mâche pas ses mots : « Daniel Cameron n'est pas ici pour protéger les citoyens et pour rendre l'État du Kentucky plus sûr. [...] Mais il a été honnête sur un point. C'est qu'il est un défenseur de la police. Et qu'il allait être leur voix et faire tout ce qui est nécessaire pour les protéger [...]. J'ai pensé aux navires qui sont allés à Fort Monroe et à Jamestown avec notre peuple à leur bord il y a plus de quatre cents ans et comment il y avait aussi des hommes noirs sur ces navires qui étaient chargés de faire venir notre peuple ici. Daniel Cameron n'est pas différent des traîtres Noirs qui ont participé à réduire notre peuple en esclavage. »

Face à la police : solidarité et multiplicité des modes d'action

La police est la cible numéro un de la colère des manifestant-es. Le rapport de force habituel se renverse temporairement. Se défendre face aux forces de l'ordre n'est plus la seule option. Les images de l'incendie du commissariat du 3^e district de Minneapolis et des policiers en fuite resteront longtemps gravées dans les mémoires, de même que celles de

Trump et sa famille qui se calfeutrent dans le bunker présidentiel le 31 mai alors que les manifestant·es se rapprochent de la Maison Blanche.

Dans la rue, contre la police, l'imagination des manifestant·es est sans limite. Certains utilisent, comme lors du soulèvement hongkongais, des souffleurs à feuilles et des cônes de chantier contre les gaz lacrymogènes. Des murs de parapluies constituent des boucliers face aux forces de l'ordre et entretiennent l'anonymat. Les émeutier·es font preuve d'une grande fluidité, sachant cristalliser par endroits des points de tension en montant des barricades, mais aussi refluer dès que la situation n'est plus à leur avantage, pour se reformer plus loin. « *Be water my friends!* » comme disait Bruce Lee.

Par ailleurs, les guides « *What to wear in protest* » (comment s'habiller en manifestation) connaissent une grosse popularité en ligne. À Chicago, les flics se plaignent du brouillage de leurs ondes radio. Les fréquences de la police sont mises sur écoute dans plusieurs villes et les informations stratégiques sont retransmises sur des moyens de communication chiffrés comme Signal et Telegram. Des conseils circulent pour utiliser des smartphones sans carte SIM afin de déjouer les *IMSI catcher*¹⁵. Des outils pour flouter les visages se diffusent, notamment grâce à l'application Signal¹⁶. Des hackers s'introduisent sur des sites policiers et divulguent parfois des informations personnelles sur la toile. Il y a plusieurs manif où des lasers sont utilisés pour aveugler les forces de l'ordre. Fin juillet, trois d'entre eux perdent partiellement l'usage de leur rétine à Portland. Plusieurs drones s'écrasent au sol grâce à des lasers et un hélico prend la fuite à leur vue. Des équipes se forment dans la rue pour faire circuler rapidement dans la manif bouteilles d'eau, pierres, feux d'artifice et matériaux

15. Appareil de surveillance policier utilisé pour intercepter les données de communication mobiles dans une zone déterminée.

16. Signal est l'application la plus sûre à l'heure actuelle pour envoyer des messages, photos et vidéos chiffrés afin de les rendre moins interceptables par les autorités. En juin 2020, l'application ajoute une fonctionnalité qui permet de facilement flouter les visages sur une vidéo pour empêcher l'identification des personnes filmées. Le patron de Signal déclare : « Chez Signal, nous soutenons les personnes qui sont descendues dans la rue pour faire entendre leur voix. »

afin de construire des barricades. Les *street medics*, équipes de secouristes de rue présentes un peu partout, peuvent s'organiser dans des locaux mis à leur disposition : magasins sympathisants ou centres religieux. À un certain point, il leur faut se former et s'équiper pour être capables de prendre en charge les blessures par balles. Différentes formes d'engagement et de solidarité trouvent à s'imbriquer dans la rue. Le cas de Portland est à ce titre exemplaire.

Portland est une ville de la côte Ouest avec une importante tradition libertaire. La situation y est assez folle pendant le mouvement. Chaque soir de l'été, pendant trois mois, des milliers de personnes prennent la rue. Au menu : feux d'artifice, feux de poubelles et affrontements avec la police. C'est le Justice Center (tribunal) qui concentre une bonne part de l'hostilité des manifestants et les barrières qui le protègent sont systématiquement arrachées. En juillet, Trump s'énerve sur Twitter et promet de « nettoyer la ville des anarchistes et des agitateurs ». Des policiers fédéraux sont envoyés : quand ils ne défendent pas le tribunal, ils se baladent dans des véhicules banalisés sans plaque et effectuent des arrestations ciblées dans la rue, façon police secrète dans une dictature. En parallèle, des groupes pro-Trump et de Proud Boys¹⁷ se mêlent à la danse et viennent mettre la pression dans le centre-ville à coups de rassemblements et de cortèges motorisés. Ils font des descentes et s'en prennent à des manifestants isolés. Mais toutes ces opérations ne découragent pas le mouvement. Les rassemblements et manifestations se poursuivent. Sur place, l'infrastructure de la mobilisation est robuste, les groupes bien organisés et coordonnés entre eux. Aux côtés des street medics, des journalistes favorables au mouvement assurent

Portland

17. Les Proud Boys sont un groupe d'extrême droite masculiniste, misogyne, transphobe et nationaliste.

sa couverture. D'autres équipes (SnackBloc, Snack Van ou encore les Riot Ribs) fournissent des collations aux manifestant-es. Le collectif des Witches se charge des équipements de protection pour se protéger contre les lacrymos et les balles en caoutchouc. D'autres postes sont répartis comme le repérage, les communications, le contrôle de la circulation, etc. Le collectif SafePDXProtest s'occupe de la protection à l'aide de boucliers. Le PDX Comrade Collective propose tous les soirs des espaces où se rencontrer et partager ce qui a été vécu dans la rue. Détail qui a son importance : le fait de se confronter régulièrement ensemble à la police se traduit dans la rue par de nouvelles alliances et l'apparition de nouveaux groupes. À côté du black bloc, d'autres assemblages se créent comme le bloc des mamans [wall of moms], celui des papas, des vétérans, des enseignants ou encore du clergé. Reconnaissables parfois à des gilets de couleurs, ils et elles s'organisent et se coordonnent pour être une force dans les manifs et pouvoir s'interposer face aux forces de l'ordre. Des acteurs différents, des stratégies variées, des rôles tournants, mais un mouvement commun pour faire face à la répression policière dans la rue.

Se tenir ensemble

Il existe assurément des dissensions au sein du mouvement sur les stratégies à adopter, sur ce qui constitue une victoire, sur l'horizon pour lequel les gens se battent et sur ce qu'ils croient possible de gagner. Mais cela n'empêche pas une véritable solidarité d'exister entre les manifestant-es. Certaines pratiques, même illégales, sont partagées ou du moins soutenues par une large partie des personnes présentes dans la rue, comme le non-respect du couvre-feu : pendant les jours qui

suivent la mort de George Floyd, des milliers de personnes bravent l'interdit chaque soir. Il y a également ce slogan d'engagement à ne pas se balancer les un-es les autres, « *I don't see shit, I don't know shit*¹⁸ », qui résonne lorsque des vitrines tombent ou que des bâtiments sont attaqués. De nombreuses prises de position publiques défendent la légitimité des gestes de colère contre les voitures de police et les commissariats et plus de 50 % de la population déclare que l'incendie du commissariat du 3^e district de Minneapolis était justifié¹⁹.

En juin, des détenus sans-papiers d'un centre de l'ICE²⁰ en Californie entament une grève de la faim en l'honneur de George Floyd. À Minneapolis, San Francisco, New York, Washington et Philadelphie, des syndicats de conducteurs de bus refusent de participer au transport des manifestants arrêtés et de collaborer avec la police. Le 19 juin, des milliers de dockers et de travailleurs de l'industrie automobile arrêtent de travailler 8 minutes et 46 secondes. Le 20 juillet, c'est au tour de dizaines de milliers de travailleurs de divers secteurs (la santé, le transport, l'éducation, la restauration) de se mettre en grève.

NBA et réseaux sociaux

De nombreuses personnalités soutiennent la mobilisation²¹ comme les joueuses de la ligue nationale ou encore la

18. « Je ne vois rien, je ne sais rien. »

19. 54 % précisément, selon un sondage de la Monmouth University au 2 juin 2020.

20. *L'Immigration and Customs Enforcement* est une police fédérale qui traque les étrangères en situation irrégulière. Depuis plusieurs années, elle est la cible de campagnes du mouvement abolitionniste, qui s'oppose à l'enfermement des étrangères et à la séparation entre enfants et parents sans-papiers.

21. Comme par exemple Beyonce, LeBron James, Blake Lively, Ryan Reynolds, Chrissy Teigen, John Legend, Angelina Jolie, Ellen DeGeneres, Justin Bieber, Jordan Peele, Harry Styles, Kylie Jenner, Lady Gaga, Rihanna, The Weeknd... Ils et elles ont tous fait des versements conséquents au fonds juridique de BLM ou de la NAACP en soutien aux inculpés du mouvement. Certains d'entre elles et eux ont aussi signé une lettre ouverte pour défendre le mot d'ordre *Defund the police*.

joueuse de tennis Naomi Osaka qui porte à chaque match un masque imprimé avec le nom d'une victime de la police. Le 2 juin, une journée de *black-out* est organisée, toute l'industrie musicale est appelée à s'abstenir de diffuser de la musique. Sur Instagram, les utilisateurs ne publient ce jour-là que des carrés noirs. Rien ne doit faire l'actualité, hormis le meurtre de George Floyd. Des multinationales lancent également des campagnes en faveur de la lutte antiraciste. Amazon, Apple, Nike et consorts : tout le monde soutient *Black Lives Matter*. On peut bien sûr le lire comme une immense opération de récupération de la part d'entreprises et de stars soucieuses de valoriser leur image à peu de frais. C'est aussi le signe d'un mouvement suffisamment puissant pour donner le ton et imposer des mots d'ordre à son époque. Une partie des soutiens n'hésitent pas à appeler au vote, comme moyen de peser sur la situation. Ainsi, si la décision des joueurs de la NBA de faire grève pendant plusieurs jours à la fin du mois d'août, après les tirs sur Jacob Blake à Kenosha, apparaît comme un événement sans précédent, la reprise des matchs s'est négociée sur la simple base d'un appel de la ligue américaine de basket à s'inscrire sur les listes électorales pour voter aux élections présidentielles. La récupération d'un message politique radical au profit d'une célébration béate pour « plus de démocratie » a signé la fin d'une grève historique des basketteurs²². Au fil du temps, l'approche des élections présidentielles de novembre et les considérations politiciennes parasitent de plus en plus le mouvement. Cependant, nombreux sont les acteurs qui refusent de se faire prendre au piège électoral, telle Mariame Kaba, une des figures majeures de la galaxie abolitionniste. Dans une tribune qui fait grand bruit, elle renvoie ainsi dos à dos les républicains et les démocrates, en rappelant qu'aucun des deux camps n'est un allié contre la police²³.

22. À ce sujet, voir : « Lutte des parquets et luttes politiques » sur contretemps.media.

23. « Yes, We Mean Literally Abolish the Police » publiée sur le site du *New York Times* le 12 juin 2020.

Débouloonnages

Le débouloonnage des statues a une part importante dans l'imaginaire du mouvement, lui donnant parfois un petit air de chute de régime. Symboles du racisme meurtrier sur lequel s'est construit le pays, les statues de généraux confédérés ou d'autres figures du colonialisme comme Christophe Colomb sont des cibles d'autant plus évidentes qu'elles sont devenues des totems pour le mouvement suprémaciste blanc, au même titre d'ailleurs que le drapeau sudiste²⁴.

Le 1^{er} juin²⁵ à Birmingham (Alabama), une statue d'un militaire confédéré, Charles Linn, est arrachée de son socle, où un tag ACAB²⁶ est posé. À Richmond (Virginie), le 10 juin, la statue du président de la Confédération des États sudistes est renversée après avoir été aspergée de peinture rose. Le même jour, deux effigies de Christophe Colomb sont vandalisées : l'explorateur est décapité à Boston (Massachusetts) et jeté à terre à Saint Paul (Minnesota). Le 24 juin à Charleston (Caroline du Sud), la statue de Calhoun, ancien président américain et défenseur de l'esclavage, qui exploitait lui-même quatre-vingts esclaves, est retirée après un vote du conseil municipal. À Portsmouth (Virginie), le monument confédéré est pris d'assaut par une foule, qui en arrache des parties, tandis qu'une femme y inscrit « Fuck Amerikkka²⁷ ». Le geste est repris outre-Atlantique, et la statue d'Edouard Colston, un marchand d'esclaves, est mise au sol par la foule le 7 juin à Bristol, puis jetée dans le fleuve.

24. Le drapeau sudiste, symbole de la confédération, représente les États partisans du maintien de l'esclavage qui ont combattu l'Union, c'est-à-dire les États du Nord, pendant la guerre de Sécession (1861-1865). Il est aujourd'hui généralement arboré par les suprémacistes blancs. Comme le Mississippi, les derniers États qui l'affichaient officiellement dans l'espace public ont décidé de le retirer sous la pression des manifestants.

25. Au printemps 2020 déjà, plusieurs statues de colons avaient été débouloonnées en Martinique.

26. *All Cops Are Bastards*: Tous les flics sont des bâtards.

27. Avec les trois K du Ku Klux Klan.

Occupations

Au bout de deux semaines de manifestations et d'émeutes, des occupations voient le jour. Elles permettent d'approfondir le mouvement au-delà des défilés ponctuels, par la refonte complète du quotidien et le partage d'activités nécessaires à la vie collective. La suspension de l'espace-temps habituel ouvre la possibilité de rencontres. Ainsi, le 8 juin, une occupation est lancée à Seattle, suite à l'abandon par les policiers d'un commissariat de quartier. Elle est surnommée la CHAZ (*Capitol Hill Autonomous Zone*) ou la CHOP (*Capitol Hill Occupied Protest*) et s'étend sur six pâtés de maisons²⁸ dans une zone qui a connu une vague de gentrification liée à l'arrivée de bureaux d'Amazon et de ses employés fortunés. C'est donc également sur fond d'explosion des loyers que se forme la CHAZ. En son sein, les gens se mettent à expérimenter une vie collective sans police avec l'intensité que contient le moment. L'ambiance est à la fois festive et combative. On peut obtenir sur place des soins médicaux, recevoir ou participer à une distribution de vivres, se rendre dans des lieux pour discuter, assister à des concerts ou se lancer dans des potagers.

De son côté, la mairie démocrate de Seattle essaie de garder constamment un lien avec les éléments de l'occupation les plus réformistes. Elle proclame des mesures pour caresser les contestataires dans le sens du poil²⁹ mais se désolidarise par la suite : « Il est temps de rentrer chez soi [...], de rétablir l'ordre et d'éliminer la violence qui règne sur Capitol Hill. » La fin de la zone est assez chaotique et entourée d'un certain flou. Des sortes de *security teams*, des jeunes gens avec des armes à feu, se montent pour assurer la sécurité. Plusieurs fusillades ont

28. C'est précisément dans ce même endroit qu'à l'été 1965, suite au meurtre d'un homme noir par un policier blanc ivre, des *freedom patrols* se sont mises en place. À l'époque, les gens misent sur la surveillance populaire de la police. Pendant que des militants des droits civiques exigent de la mairie des enquêtes indépendantes sur les cas de violences policières, des bandes de militants, parfois en armes, se forment, suivent les flics et surveillent leurs interactions avec les personnes noires en particulier.

29. Le 15 juin, le conseil municipal de Seattle vote l'interdiction de l'utilisation des gaz lacrymogènes et des techniques d'étranglement par la police.

lieu : un jeune homme est tué lors d'un de ces échanges de tirs. Il y a au moins six blessés par balles sur la zone durant toute l'occupation. Finalement, les flics locaux, aidés par le FBI, délogent les gens qui sont encore sur place le 1^{er} juillet, après trois grosses semaines d'occupation.

Plusieurs autres expériences de ce type ont tenté de voir le jour, sans forcément connaître la même pérennité. À Portland et à Nashville, la police est vite intervenue pour empêcher les installations. À New York, un campement a duré près de trois semaines devant la mairie, avec comme point de départ la revendication de la réduction du budget alloué à la police³⁰.

Aux États-Unis, il n'existe pas de « police nationale », hormis quelques services fédéraux spécialisés comme le FBI (le renseignement intérieur), l'ICE (l'immigration) ou encore la DEA (les drogues). Chaque ville, petite ou grande, a sa propre police et doit la financer avec ses fonds propres. On doit donc parler des polices américaines, celles des municipalités, mais aussi des comtés, des États, de l'État fédéral, des feds, des transports, etc. En tout et pour tout, il y a dix-huit mille services de police différents et environ un million de policiers pour trois cent cinquante millions d'habitants – là où en France la plupart des forces de l'ordre sont sous l'autorité de deux services : la police nationale et la gendarmerie nationale. Les polices municipales françaises ont, en l'état, beaucoup moins de pouvoir que leurs homologues américaines. Il existe des manières de faire et des doctrines très variables entre les différents départements de police et donc des réputations de brutalité et de racisme également très différenciées selon les services. Cette prééminence du local a autorisé et encouragé toute une série d'expérimentations : du retour de la patrouille à pied à la

Les 1001 polices étatsuniennes

30. Revendication obtenue lors du vote, le 1^{er} juillet, d'une réduction du budget de la police de un milliard de dollars, passant ainsi de six à cinq milliards.

doctrine de la tolérance zéro jusqu'à l'usage immodéré des équipes SWAT³¹ et au mode de contrôle plus « doux » du community policing³², en passant par les politiques de discrimination positive et les quotas pour recruter plus de Noires, d'Hispaniques et de femmes pour montrer que la police est moderne et à l'image de la société. Cette prééminence de l'échelle municipale fournit également toute une série de prises qui existent beaucoup moins en France : les mobilisations contre les crimes policiers ou pour demander des comptes visent des responsables beaucoup plus proches et incarnés que le ministère de l'Intérieur français.

À Minneapolis, épicentre de la contestation, un hôtel à moitié abandonné est reconverti en un refuge pour les SDF du coin qui campent dans des tentes. De jeunes volontaires, hébergés ou non, font office de personnel d'accueil. Le hall et le bar se transforment en espaces de rencontre où sont servis des repas gratuits.

Par ailleurs, dès les premiers jours du mouvement, des milliers de personnes se massent à l'intersection où George Floyd est décédé et la zone du meurtre, qui comprend quatre pâtés de maisons, est rebaptisée George Floyd Square. Elle est déclarée zone sacrée et accueille un mémorial dédié aux personnes tuées par la police. On vient se recueillir, mais également partager un repas. Des barbecues sont installés dans les rues.

31. Le terme SWAT, « *Special Weapons And Tactics* » (armes et tactiques spéciales), désigne un type d'unités d'intervention dotées d'un équipement spécifique (fusils d'assaut, fusils à pompe, grenades à effet de choc, etc.) fourni notamment dans le cadre d'un transfert d'armes du Pentagone. Ces équipes mènent régulièrement des raids meurtriers et sont financées par la loi sur la confiscation des biens, qui permet de conserver et revendre les biens saisis dans le cadre d'opérations contre la drogue. Cette politique mène à une énorme expansion de ces unités et à leur financement pratiquement illimité. Créées initialement pour faire face à des situations armées (comme l'affrontement avec les Black Panthers), elles sont dorénavant utilisées quotidiennement dans la lutte contre la drogue.

32. Le *community policing* est l'équivalent en France de la « police de proximité », pensée pour une meilleure acceptation des forces de police par les populations locales.

Ami-es et voisin-es font la queue pour des tacos et du poulet gratuits. Des familles et des bénévoles distribuent des provisions, des couches, du matériel de première nécessité, ainsi que des produits frais. Des réunions s’y tiennent pratiquement tous les matins et tous les soirs. 612 MASH³³, un groupe médical créé après le meurtre de Floyd, fournit également des soins médicaux gratuits sous tente. D’autres luttes viennent s’y greffer, que ce soit l’opposition locale à la construction d’un pipeline, les mouvements autour du logement ou ceux pour la justice raciale. Le Centro de Trabajadores Unidos en la Lucha (Centre des travailleurs unis en lutte) met ses locaux à disposition pour entreposer la nourriture, dans un contexte où beaucoup de magasins ont baissé le rideau.

Jusqu’à aujourd’hui, le George Floyd Square reste une petite zone autonome interdite à la circulation automobile grâce à des barricades. Les autorités et la police ne sont pas les bienvenues. « La rue n’appartient plus à la ville. Pour qu’elle lui revienne il va falloir négocier, il va falloir nous donner justice » explique une militante sur place.

La petite communauté qui s’est créée et tient le lieu s’est nommée Meet on the Streets (Rendez-vous dans la rue). Elle a rédigé vingt-quatre revendications en direction de la municipalité³⁴, qui vont de l’obligation de rendre des comptes pour les meurtres policiers locaux depuis vingt ans, à des investissements économiques pour les habitant-es, en passant par le licenciement du procureur du comté. La dernière revendication est la pérennisation du square, c’est-à-dire qu’il ne soit pas rouvert au trafic routier.

« Antifas », milices armées et stratégie de la tension

Le 30 mai, alors que les pillages et les affrontements se multiplient, Donald Trump pianote frénétiquement sur son téléphone :

33. MASH est un sigle qui désigne habituellement un hôpital militaire. Il est détourné ici et signifie *Minneapolis All Shall Heal*, traduit par « Tout le monde à Minneapolis devrait pouvoir se soigner. »

34. La liste des revendications est disponible sur healingmnstories.files.wordpress.com.

« Les États-Unis vont désigner les ANTIFAS³⁵ comme une organisation terroriste » assure-t-il. Une annonce grotesque et inapplicable tant le terme « antifa » ne fait référence à aucune organisation formelle. Mais sans doute que condamner la communauté afro-américaine eut été un peu trop cavalier et assez risqué, électoralement parlant. Aussi Trump s'en prend-il aux antifas pour désigner comme terroriste tout ce qui remue un peu trop dans les manifestations. C'est aussi une tentative du président américain pour construire dans les esprits une figure de l'infiltré qui serait blanc, anarchiste, extérieur aux luttes et qui profiterait des manifestations légitimes des Afro-Américains pour décrédibiliser leur mouvement par l'usage de la violence.

En mettant l'accent sur les antifas, Trump contribue à mobiliser ceux qui se reconnaissent comme leurs adversaires, en particulier les réseaux d'extrême droite pro-armes à feu et les organisations suprémacistes blanches. Depuis quelques années, l'*alt-right* a contribué à diffuser des thèses d'extrême droite : ce courant est friand d'une culture complotiste, misogyne, qui circule sur Internet par mêmes. Certains de ces groupes ont parfois pu sembler se ranger du côté des manifestants sur des bases antigouvernementales³⁶. La présence de groupes de fascistes surarmés et prêts à se battre a en tout cas fait monter la tension. Il est sûr que des gens ont décidé de rester chez eux par peur des coups, de se retrouver dans une fusillade ou sur la trajectoire d'une voiture-bélier³⁷.

35. La dénomination « antifa » est un raccourci pour antifascistes.

36. En particulier les Boogaloo Boys, un des groupes les plus connus de l'*alt-right* étasunienne, né sur le forum 4CHAN et composé en partie de membres de l'extrême droite. Les Boogaloo Boys défendent la liberté de port d'arme, croient en une guerre civile imminente et sont opposés au gouvernement fédéral. Une poignée d'entre eux ont pu s'impliquer dans des manifestations BLM, soit qu'ils se sont sincèrement indignés des meurtres d'Afro-Américains par la police, soit qu'ils souhaitent participer d'un accroissement de la tension armée en vue d'une guerre civile. Pour une explication plus détaillée de ce phénomène, voir : « Le mouvement Boogaloo n'est pas ce que vous croyez » disponible sur lundi.am.

37. Cela fait écho au meurtre de Heather Heyer, fauchée par un néonazi, ainsi que vingt-huit autres personnes lors d'une manifestation antiraciste à Charlottesville en août 2017.

Des attaques bien réelles ont d'ailleurs eu lieu contre des manifestants comme à Détroit le 30 mai, où un anti-BlackLivesMatter tue un manifestant par balle. Le 25 août, pendant les émeutes de Kenosha, un adolescent armé d'un fusil-mitrailleur tue deux manifestants. Une vidéo le montre quelques heures auparavant en compagnie d'autres miliciens armés faisant ami-ami avec la police, tandis que Donald Trump lui apporte son soutien dans le plus grand des calmes. Quatre jours plus tard, à Portland, des militants d'extrême droite décident de venir en convoi parader dans la ville, gazeuses et armes de paintball à la main. Des manifestant-es s'opposent à eux, et c'est à cette occasion que l'un d'entre eux, membre des Patriot Prayers³⁸, est abattu par Michael Reinhoehl, un militant antifasciste. Quelques jours plus tard, ce dernier sera lui-même exécuté par la police³⁹.

Plus sournoisement, la présence des groupes d'extrême droite joue aussi comme un facteur d'autolimitation du mouvement. Voir derrière chaque contestataire cagoulé, derrière chaque acte de destruction et d'affrontement avec la police, la main ou l'ombre de groupes paramilitaires de droite, entraîne une partie du mouvement à se désolidariser systématiquement de sa frange la plus combative. À Minneapolis, mais pas seulement, la cristallisation du mouvement autour d'attaques de groupes suprémacistes a pour conséquence la constitution de groupes de voisins pour assurer la sécurité de leur quartier, en mode police communautaire⁴⁰. Le fait de se masquer en manifestation devient de plus en plus louche, et on parle

38. Groupe chrétien d'extrême droite.

39. Voir le texte « Lettre à Michael Reinhoehl » d'Ildris Robinson, dans cette partie.

40. « Dans les quartiers à majorité noire ou autochtone, des patrouilles armées étaient mises en place par des associations communautaires qui les considéraient comme un prolongement du mouvement de contestation, ou du moins en sa faveur: on peut nommer la patrouille du NAACP, qui a collaboré avec des membres du conseil municipal autant qu'avec des Boogaloo Boys armés, ou encore la patrouille de l'American Indian Movement près du quartier autochtone de Little Earth, qui a procédé à l'arrestation d'une poignée d'adolescents blancs qui avaient pillé un magasin de spiritueux décadennassé la veille. Ces patrouilles utilisaient un argumentaire d'autodéfense raciale pour justifier leurs actes, mais en réalité elles ont fini par protéger surtout des commerces, des entreprises et des banques tenus par des Blancs. » dans « Lettre à Minneapolis », disponible sur contrepoints.media.

d'anarchistes et de suprémacistes sur le même plan, tous étant des agitateurs extérieurs... Cette menace de groupes de suprémacistes blancs prêts à débouler sur la ville a également déplacé l'attention de l'institution policière raciste vers des groupuscules encore plus racistes et menaçants qu'elle. Brandir un épouvantail pour provoquer la sidération est une méthode efficace de contre-insurrection. Elle consiste à imprimer dans les esprits l'idée que prendre la rue de manière offensive ne peut être que l'œuvre de gens mal intentionnés ou infiltrés dans le mouvement. Enfin, la menace de groupes de néofascistes a également déplacé l'attention: les discussions portent plus sur le racisme et le danger de ces groupes plutôt que sur l'institution policière raciste.

La fin du *Hot Spring*

Le mouvement George Floyd semble refluer à la fin du printemps et au début de l'été 2020. Les mobilisations se poursuivent encore pendant l'été mais n'ont plus d'ampleur nationale et restent bien souvent cantonnées à certaines grandes villes comme Portland, Seattle, Oakland ou Los Angeles. C'est surtout en réponse à de nouveaux épisodes de brutalité policière que la foule reprend la rue. À Atlanta le 12 juin, Rayshard Brooks, un Africain-Américain de 27 ans, est abattu dans le dos sur le parking d'un Wendy's (une chaîne de fast-food) alors qu'il essayait de s'enfuir après avoir réussi à s'emparer du taser d'un des policiers qui tentait de l'interpeller. Dans la nuit, le restaurant est brûlé et son parking devient le siège d'une occupation de près d'un mois, qui se transforme en zone sans police défendue par les armes. Six semaines plus tard à Kenosha, le 23 août, Jacob Blake reçoit sept balles dans le dos alors qu'il est ceinturé par un policier et tente de remonter dans sa voiture où l'attendent ses enfants. Il va rester paralysé et l'équipage de police, appelé initialement pour un épisode de «violences conjugales» est finalement mis hors de cause par le bureau du

procureur début janvier 2021. Durant trois jours, des émeutier-es affrontent la police, détruisent ou pillent une centaine de magasins du centre-ville et attaquent le tribunal. Même si ce sont ceux qui ont été le plus médiatisés, du fait des vidéos largement diffusées sur Internet, ce ne sont pas les seuls crimes policiers à survenir dans la période⁴¹. Et à chaque fois, une reprise des hostilités a lieu.

Les États-Unis ont malgré tout progressivement porté leurs regards vers les élections de novembre, tandis que la Chambre des représentants tentait d'éteindre le mouvement en votant deux projets de loi fédérale de réforme de la police à l'été 2020 puis en mars de l'année suivante⁴². Le 8 mars 2021 s'est ouvert le procès de Derek Chauvin. Le 24 avril, il est reconnu coupable de toutes les charges qui pesaient contre lui. Un jugement historique tant les flics, aux États-Unis comme ici, échappent habituellement aux affres des condamnations judiciaires. Ce jugement a occasionné des scènes de liesse à Minneapolis. Mais on peut y lire également les effets d'une opération de relégitimation de l'institution judiciaire et policière. Alors que la force du soulèvement George Floyd a été de proclamer la police coupable dans son ensemble, cette condamnation individuelle réactualise la croyance dans un fonctionnement juste et normal de la police et laisse intacts les mécanismes structurels de l'institution.

Les incendies du mois de mai paraissent alors lointains...

41. On peut citer le meurtre de Dijon Kizee (31 août) à Los Angeles ou de Ricardo Munoz (12 septembre) à Lancaster: Dijon Kizee a été pris en chasse par deux policiers parce qu'il roulait à contresens à vélo. Ce dernier se débat lorsque les flics lui mettent la main dessus et parvient à s'enfuir: Les deux agents lui tirent alors dessus, plus de vingt fois, dont plusieurs fois alors qu'il est à terre. Ils finissent par menotter son corps sans vie. Schizophrène, Munoz est en état de crise dans la rue un couteau à la main. Sa mère ne sait pas vraiment vers qui se tourner et décide d'appeler le 911 à contrecoeur: Un équipage arrive, tente directement d'interpeller Ricardo. Le ton monte et un flic l'abat.

42. Ces projets défendaient notamment un approfondissement du *community policing*. Ils ne seront finalement pas votés du fait de l'opposition du Sénat à majorité républicaine.

NEVER GIVE UP! LA LUTTE CONTRE LES CRIMES POLICIERS AUX ÉTATS-UNIS

Noémie Serfaty
publié sur le site lundiam • juin 2020

À partir de plusieurs cas de crimes policiers et de mobilisations des familles et des proches, l'auteur revient sur les années de lutte Black Lives Matter qui mènent au soulèvement George Floyd. Le choix du titre n'est pas anodin : « Never give up » renvoie au combat mené par l'artiste hip-hop Mike Africa Junior pour libérer ses parents incarcérés depuis les années 1970 pour leur engagement politique. Il déclarait ainsi en 2018 : « Ça m'a pris quarante ans de sortir mes parents de prison ; si j'avais abandonné, ils y seraient encore ! ».

« Comment sommes-nous arrivés à cette mobilisation historique ? »

Après six ans passés à Oakland en Californie, où je me suis engagée dans le mouvement de lutte contre les violences policières, je ne compte plus les portraits de martyrs noirs qui apparaissent régulièrement sur mon feed Instagram, accolés d'un « Rest In Peace » expéditif. Ce sont des hommes, mais aussi des femmes, des adolescent-es, des personnes transgenres. Souvent, la police a été appelée par une personne blanche qui se sentait menacée par une conduite « suspecte ». Souvent, le ou la dit-e suspect-e est simplement une personne

à la santé mentale fragile, en crise, dans une société où aucune forme de soin n'est mise en place pour les plus démunis. Parfois, c'est une dispute qu'il faudrait savoir calmer, chose dont la police est structurellement incapable. Et de fait, c'est tout le contraire qui arrive. Escalade de la violence. Le scénario funeste semble se répéter à l'infini. Les lynchages de personnes noires aux États-Unis n'ont rien de nouveau, ni d'exceptionnel. Ils se produisent toutes les vingt-huit heures, selon le rapport du Malcom X Grassroot Committee. Pour ceux qui militent, le meurtre de George Floyd n'a rien d'une anomalie. Ce qui a pris le mouvement par surprise, c'est l'ampleur historique de la mobilisation. Alors qu'une manifestation contre les violences policières parvient habituellement à mobiliser entre vingt et mille personnes, nous découvrons cette semaine, éberlué·es, des dizaines de milliers de personnes rassemblées dans les rues d'Oakland et San Francisco. Sur les réseaux sociaux, nous découvrons que le soulèvement est global. Bouleversé·es, nous revenons sur les dernières décennies et nous nous posons la question: que s'est-il passé? Comment sommes-nous arrivé·es à cette mobilisation historique? Est-elle réellement porteuse d'espoir ou une énième réaction vouée à retomber comme un soufflé? Qu'y a-t-il à apprendre de ce moment et comment le comprendre? Je me remémore l'histoire récente de ce mouvement à Oakland et San Francisco.

Au début des années quatre-vingt, la résistance à la brutalité policière a été étouffée. Les militants des Black Panthers ont été sauvagement décimés par le FBI, à la suite de quoi Reagan, Bush et Clinton assurent sur deux décennies le passage à l'incarcération de masse. En 1992, l'agression de Rodney King par la police de Los Angeles est filmée et diffusée presque instantanément, provoquant un soulèvement spectaculaire. Mais tant de leaders du mouvement sont en prison ou assassiné·es que l'espoir passer d'une révolution est rapidement déçu. En février 1999, le meurtre d'Amadou Diallo marque le retour d'une conscience médiatique des violences policières, mobilisant cent cinquante mille personnes dans les rues de

New York⁴³. L'année suivante le 13 juin 2001, Idriss Stelley, 22 ans, est tué à San Francisco. Ce jour-là, en pleine crise bipolaire, il était allé au cinéma avec sa petite amie. Durant le film, il avait allumé un joint et effrayé les spectateurs en annonçant que quelque chose de grave risquait d'arriver, puis s'était retrouvé seul dans la salle. Dans un monde idéal, une personne qualifiée serait intervenue et aurait fourni l'attention et le soutien psychologique dont avait besoin ce jeune homme qui, faut-il le préciser, était sans arme et inoffensif. Le cinéma a été encerclé par une horde de policiers armés de mitrailleuses, et Idriss tué de quarante-huit balles. Après la mort de son fils unique, Mesha Irizarry, immigrée aux États-Unis du Pays basque, se sert de l'argent reçu en compensation pour créer la Idriss Stelley Foundation qui, pendant une dizaine d'années, sera la ressource principale des familles victimes de violences policières.

Entre temps, avec l'adoption des smartphones et des réseaux sociaux, la culture du *copwatching* (surveillance de la police) s'est répandue, et avec elle une conscience de la gravité du problème. Les meurtres les plus spectaculaires sont hautement médiatisés, provoquent l'émoi du public et attisent les rues pendant quelques mois, parfois plus. L'un des premiers dont la mort a été filmée et diffusée, provoquant une réaction épidermique et la naissance d'un nouveau type de mouvement, c'est Oscar Grant, tué à Oakland le soir du nouvel an 2009, alors qu'il rentrait chez lui. Un flic paniqué, Johannes Mehserle, lui tire dessus alors qu'il est à terre, les mains retenues dans le dos. Un groupe de personnes s'engage autour de la mère d'Oscar. Mais là encore, la poussière retombe. Les rues d'Oakland et San Francisco se calment, jusqu'à Occupy, en 2011. Mouvement de protestation contre les abus de la

43. Note des Traducteur-ices (NdT) : Le 4 février 1999, Amadou Diallo, 23 ans, vendeur ambulant d'origine libérienne, reçoit dix-neuf des quarante et une balles tirées par quatre policiers. Dans leur version, ils disent l'avoir confondu avec un violeur recherché et ont cru qu'il allait sortir une arme plutôt que sa pièce d'identité. Les policiers ont été acquittés et cantonnés à des tâches administratives. Ce crime policier a conduit, entre autres raisons, à la dissolution en 2002 de la Steet Crime Unit, (Unité de crimes de rue) créée en 1971 pour mener la « guerre contre la drogue » et qui a inspiré également création de la BAC française.

finance, Occupy était mené par une population à majorité blanche. Ces jeunes en révolte font pour la première fois l'expérience de la répression policière, et acquièrent une conscience nouvelle du problème. En novembre 2014, peu après mon arrivée aux États-Unis, le procureur du comté de St Louis annonce que le grand jury⁴⁴ – composé de neuf Blancs et de trois Noirs – a décidé de ne pas inculper le policier qui a tué le jeune Michael Brown à Ferguson. Oakland est au bord de l'explosion. Au crépuscule, sous le bourdonnement des hélicoptères, je me joins à la première manifestation à laquelle j'aie jamais été aux États-Unis. Je suis électrisée. Poings levés, regards lourds de larmes et de colère, la foule envahit l'autoroute, crie à l'injustice et chante ses disparus. Jour après jour, je rencontre des femmes, noires et latinx⁴⁵ pour la plupart, qui ont perdu un enfant, un frère ou une soeur aux mains de la police.

L'indignation me pousse à m'instruire. Je m'engage dans la lutte en même temps que je découvre la pensée décoloniale. Je devore Frantz Fanon, Angela Davis, Assata Shakur, bell hooks, C.L.R. James, James Baldwin, Audre Lorde... Je relis aussi l'histoire de ma famille, immigrée en France du Maroc et du Moyen-Orient, à travers ce prisme guérisseur. Le monde se présente à moi sous une lumière nouvelle: toujours hostile, mais plein de possibilités. Caméra à la main, je documente le mouvement. Engagée dans une organisation du

44. NdT: Le grand jury est une institution au sein d'un tribunal, qui a le pouvoir de mener une procédure pour enquêter sur des actes criminels et déterminer si des accusations doivent être retenues. Aux États-Unis, il en existe à l'échelle fédérale et au niveau des États. Les grands jurés enquêtent et votent à la majorité pour un chef d'inculpation, sans se prononcer sur une sanction. Dans plusieurs États, et particulièrement en Californie où vit l'auteure, le grand jury a aussi pour mission d'enquêter sur des affaires non-pénales et d'émettre des recommandations à l'attention des élus.

45. NdT: «Latinx» est un terme de genre neutre, utilisé pour désigner des personnes vivant aux États-Unis, dont la culture est principalement latino-américaine ou qui viennent d'Amérique du Sud. Le «x» remplace le «o» et le «a» de *latino* ou *latina*. Le but est de favoriser l'acceptation des personnes qui ne se reconnaissent pas dans la distinction entre «homme» et «femme».

nom de Anti Police-Terror Project⁴⁶, mon rôle est de mettre en avant les récits de femmes ayant perdu un-e proche, d'une manière qui réhumanise les victimes, là où les médias tendent à user d'un langage et d'images qui les criminalisent.

Never give up. *L'histoire de Mike Africa Jr. est inséparable de celle de l'organisation Move, dont ses parents étaient membres. Fondée en 1972, Move était une communauté noire à la fois révolutionnaire et écologiste basée à Philadelphie, dans le quartier de Powelton Village. Elle se réclamait de la libération noire, et militait pour un retour à la nature et les droits des animaux, tout en entretenant une proximité idéologique avec les Black Panthers. Les relations entre les forces de l'ordre et la communauté sont souvent tendues. En 1978, plusieurs membres du groupe, dont sa mère et son père, sont incarcérés à la suite d'une opération policière visant le siège et lieu de vie de l'organisation. Au cours de cette opération où des centaines de policiers sont mobilisés, un flic est tué (certains disent qu'il a été atteint par un tir policier). Neuf membres des Move, qui seront ensuite appelés les Move Nine, dont les deux parents de Mike Africa Jr., sont poursuivis pour homicide et conspiration et condamnés à des peines de trente à cent ans de prison. Les membres de Move qui ne sont pas incarcérés continuent à subir le harcèlement de la police et du FBI les années suivantes. En 1985, un nouvel assaut policier est lancé contre la maison du Move en Pennsylvanie: dix mille coups de feu sont tirés, un hélicoptère est mobilisé, et une*

Move

46. NdT: «Anti Police-Terror Project est une coalition intergénérationnelle et multiraciale dirigée par des Noirs qui cherche à construire un modèle reproductible et durable pour éradiquer la terreur policière dans les communautés de couleur. Nous soutenons les familles qui survivent à la terreur policière dans leur lutte pour la justice, en documentant les abus de la police et en mettant en relation les familles touchées et les membres de la communauté avec des ressources, des références juridiques et des possibilités de guérison.» Voir le site antipoliceterrorproject.org.

bombe au C-4 rase soixante maisons environnantes, dont celle du Move. Seuls une femme et un enfant en réchappent sur les treize personnes qui occupaient les lieux. La survivante, Ramona Africa, continue de lutter aujourd'hui pour faire reconnaître la responsabilité étatique du massacre. En prison, la mère de Mike Africa Jr., Debbie, incarcérée enceinte, est déterminée à accoucher seule sans impliquer les agents pénitentiaires afin de pouvoir passer le maximum de temps avec son enfant⁴⁷. Mike Africa Jr. naît donc en prison clandestinement en 1978. Séparé de ses parents peu de temps après sa naissance, Mike est élevé par sa grand-mère et par différentes femmes membres de Move, en accord avec leur éthique communautaire (combat pour la libération noire, respect des plantes et des animaux, refus de la technologie, etc.). Mike Africa Jr., à force de mobilisation et de ténacité, a réussi à faire sortir sa mère et son père de prison en 2018, à l'âge de 62 ans tous les deux. Deux membres du Move sont décédés pendant leur détention. Un dernier est à l'heure actuelle toujours incarcéré⁴⁸.

Les mobilisations Black Lives Matter

En décembre 2015, la police de San Francisco fusille le jeune Mario Woods dans son quartier, Hunter's Point, le dernier quartier noir d'une ville en pleine gentrification. La vidéo inspire une émotion semblable à celle de George Floyd. Un jeune

47. Son plan fonctionne et elle peut passer plusieurs jours avec son bébé. Elle le cachait sous un drap et quand il pleurait, d'autres femmes emprisonnées se tenaient à l'extérieur de la cellule et chantaient ou toussaient pour recouvrir les cris. Au bout de trois jours, elle informe ses geôliers de l'existence de Mike Africa Jr. Ils sont alors séparés pour quarante ans.

48. Voir le documentaire *Let the fire burn*, de Jason Osder (2013), ou sur le site move-theory.com (en français).

homme terrifié par les bourreaux qui l'encerclent, littéralement mis au pied du mur, est abattu de vingt balles. Les jeunes de Hunter's Point, s'organisent et forment un groupe nommé « Les derniers 3 % du San Francisco Noir », avec notamment un *leadership* de femmes noires très charismatiques. Ils entendent faire renvoyer le chef de la police de San Francisco, Greg Suhr, un raciste invétéré.

Black Lives Matter. Le slogan devient un mouvement intersectionnel, mené par des femmes et des personnes queers. Un moment d'espoir, de solidarité, de créativité et de fébrilité, au cours duquel nous sommes nombreux·ses à nous politiser. Certaines familles sortent du silence, avec l'espoir d'obtenir un semblant de justice. En quoi consiste la justice pour elles ? D'abord, la vérité. C'est-à-dire que la police révèle et admette les faits. La plupart du temps, les familles languissent dans des labyrinthes bureaucratiques pendant des années pour obtenir un semblant de transparence sur ce qui est arrivé à leur proche. Et ensuite, une enquête indépendante, et que les policiers soient jugés et sanctionnés, ce qui jusqu'ici n'est presque jamais arrivé.

Si le mouvement avait un profil psychologique, il serait bipolaire. Fin 2016, la fièvre optimiste du haut de la vague a laissé place à la torpeur. Le mouvement a culminé avec le meurtre par la police de Jessica Nelson Williams à Hunter's Point, en mai 2016. La jeune femme enceinte était dans une voiture prétendument volée. Le lendemain du meurtre, le chef de la police quitte ses fonctions. La communauté, traumatisée, célèbre avec peine cette victoire au goût amer, qui sera suivie d'une longue gueule de bois. L'élection de Donald Trump en novembre 2016 le confirme: le système auquel le mouvement s'attaque est coriace. Il a des racines profondes, et on n'oserait espérer en voir la fin de notre vivant. Les leçons les plus dures sont celles qu'il reste à tirer des contradictions internes à la lutte. Bilal, aîné du mouvement qui est aussi un ancien Black Panther, rabâche: « C'est pour ça que ça s'appelle la lutte ! Quoi ? Vous pensiez que ça allait être facile ? » Les jeunes femmes du groupe « Les Dernier 3 % », de même que les famille des victimes, tous

me disent être mal à l'aise avec la direction qu'a pris le mouvement. Des opportunistes, qui tentent de s'approprier la cause, haranguent les foules avec démagogie tout en se laissant séduire par des positions de pouvoir. Le rôle des médias est ambivalent: les vidéos de lynchages sont certes mobilisatrices, mais sans changement réel, à quoi servent-elles, si ce n'est à offrir à un public voyeur et inactif des images de la souffrance noire? Ce régime du spectaculaire est à leurs dépens. Les avocats n'acceptent de prendre en charge que les familles de victimes dont le meurtre a été filmé. Les autres ne reçoivent presque aucune attention. La course à la manifestation de rue et à l'action directe, dont le rythme est dicté par les exactions de la police et par les médias, est intenable sur le long terme. La police est équipée pour fonctionner dans l'urgence. Même si parfois la pression continue de la rue est nécessaire, répondre systématiquement avec la même urgence implique une forme d'intériorisation de la violence qui à long terme peut mettre le mouvement en position de faiblesse. Seul·es des activistes professionnel·les et plus privilégié·es peuvent se permettre cette modalité de lutte, qui ne reflète pas la réalité vécue des femmes noires de Hunter's Point. Ces derniers mois, en plus du meurtre du jeune Mario, elles ont perdu plusieurs ami·es et aussi des cousin·es. C'est une vieille histoire: la brutalité policière est l'aspect le plus spectaculaire du racisme systémique, mais les ramifications en sont plus profondes. La communauté est consumée de l'intérieur par la violence économique et sociale à laquelle elle est soumise au quotidien. Maltraitées par le système de santé, les mères noires sont trois fois plus susceptibles de mourir en couche que les mères blanches, les familles n'ont souvent pas accès à une nourriture saine, les jeunes sont criminalisé·es dès l'école primaire... Haine de soi et racisme intériorisé poussent certains jeunes à se tourner contre leurs semblables. Comme le dit Tur-Ha Ak, l'un des leaders de Anti Police-Terror Project, «la violence intra-communautaire est une forme secondaire de violence d'État.»

Guérir, s'auto-former

Ronni et Reem, deux des femmes de Hunter's Point qui ont fondé les « Derniers 3 % », vivent cette complexité dans leur chair. Aussi, elles décident de se retirer du front pour prendre soin d'elles-mêmes et des leurs. Elles font de la guérison une priorité. Elles animent des groupes pour les jeunes adolescentes de leur quartier. Elles fondent un commerce de *soul food*⁴⁹ vegan qui célèbre leur tradition culinaire et offre des plats délicieux et équilibrés à leur communauté. Elles participent à l'ébullition artistique de leur quartier. Poésie, peinture, musique, films... Célébrer leur communauté dans sa beauté et sa gloire, vivre des moments de joie et d'amour, prospérer en dépit de l'adversité, c'est aussi une victoire, une manière d'incarner l'objectif de la lutte. Leur engagement prend désormais une direction féministe, dont je trouve un écho dans les mots de Greg Tate cité par bell hooks :

Quand la rage réactive est la forme dominante de notre politisation, quand seules les violences policières nous galvanisent à réagir, cela signifie qu'il y a un niveau acceptable de souffrance et de misère. Quand les questions de qualité de vie n'obtiennent pas autant d'attention que nos activités anti-lynchages, cela signifie que nos attentes de la vie sont basses [...] Les guerrier-ères dont nous avons aujourd'hui besoin ne sont pas ceux et celles qui cherchent la confrontation, mais les guérisseur-euses. Ceux et celles qui ont accès à là où nous avons vraiment mal, aux blessures que nous ne pouvons voir et dont personne n'aime parler. Si le leadership noir masculin ne prend pas la direction consistant à reconnaître la douleur et le traumatisme qui recouvre la rage, si nous n'exerçons pas notre pouvoir de nous soigner les un-es les autres en plongeant dans la profondeur

49. NdT: La *soul food* (en français: «nourriture de l'âme») est un type de cuisine associé aux traditions culinaires afro-américaines du sud des États-Unis.

*de notre douleur mutuelle, cela signifie que nous nous battons seulement pour la fin de la suprématie blanche, et non pour le salut de ses victimes*⁵⁰.

Si le haut de la vague est un moment de colère, d'élan, d'espoir fébrile et d'*hubris*, le creux de la vague est celui, plus sobre, de l'engagement, loin des caméras. Ces dernières années, ce travail a consisté à tisser des alliances nouvelles, à développer et renforcer des organisations comme Anti Police-Terror Project ou Poor Magazine à Oakland, et Frisco Copwatch à San Francisco, qui tiennent tête à la police⁵¹. Au-delà de ce rôle de contre-pouvoir, ces organisations développent des modèles d'alternative à la police, où des volontaires interviennent dans leurs propres quartiers pour désamorcer les conflits, venir en aide aux personnes en crise et servir les plus démunis. Quel contraste avec les policiers qui débarquent surarmés à Hunter's Point, comme si c'était un terrain de chasse ! L'éducation est elle aussi un point clé. Le travail que Ronni et Reem font avec les jeunes de leur quartier, en plus d'offrir aux adolescent-es un espace nécessaire pour exprimer leur colère, leur donne confiance en leurs talents et soutient leurs initiatives. Elles les aident à trouver des chemins de guérison et à s'épanouir. Le travail d'éducation est aussi à destination de ceux qui participent à la gentrification des quartiers. Il s'agit de leur expliquer pourquoi il faut à tout prix éviter d'appeler la police. De leur exposer d'autres façons de régler les problèmes, mais aussi de leur indiquer comment venir en aide à quelqu'un qui se fait harceler par la police. Le principe derrière tous ces efforts est de construire le monde d'après, qu'on voudrait voir advenir : *Strong Communities Make Police Obsolete*. Des communautés fortes rendent la police obsolète.

50. Greg Tate, *Love and the Enemy*, cité par bell hooks dans *We Real Cool, Black Men And Masculinity*, Routledge, 2003. NdT : Greg Tate est un journaliste promouvant la culture afro-américaine. bell hooks (volontairement en minuscule, pour majorer le contenu de ses écrits, dit-elle), est une intellectuelle féministe afro-américaine.

51. NdT : Poor Magazine est à la fois une revue et une organisation, lancée en 1996 par une mère indigène en proie à la justice criminelle. Frisco Copwatch est la branche locale de l'organisation Copwatch à San Francisco.

« Cette explosion a été alimentée par un contexte de crise aiguë »

Quand le Covid-19 est survenu, le mouvement en était là. Tout le monde s'efforçait de se concentrer sur le long terme, même si après quatre ans de présidence de Trump, les conditions de vie étaient de plus en plus dures, la précarité de moins en moins tenable. Dans les milieux plus centristes et blancs, les idées de Black Lives Matter semblaient avoir fait leur chemin, mais on était loin d'imaginer le soulèvement qui se préparait. La pandémie a agi comme un révélateur. Le chômage soudain et massif – les Noir·es sont les plus touché·es par la précarité, et aussi les premières victimes du virus. L'inertie des pouvoirs publics qui nous ordonnent de nous confiner et nous laissent basculer en masse dans la précarité tout en infusant des milliards de dollars à Wall Street... Quand la vidéo du meurtre de George Floyd a été publiée, l'Amérique, rivée à son smartphone, étouffait.

Ce soulèvement trouve ses racines dans une longue histoire de résistance et cette explosion a été alimentée par un contexte de crise aiguë. Si cette vidéo a servi d'amorce, ce n'est pas qu'elle offre le spectacle d'une violence insensée, au contraire. Il s'agit d'une violence pleine de sens. Un sens qui a lesté la conscience des foules d'une gravité jusqu'ici reléguée au champ du déni.

[...]

À l'instant où j'écris, la rue est en ébullition depuis plus d'une semaine. Tous les jours, des manifestations, des marches, des veillées. Trump menace de tirer sur les foules. Depuis une semaine, nous avons déjà perdu plusieurs jeunes aux mains de la police. Hier, je suis allée rendre hommage à Sean Monterrosa, un adolescent tant aimé de sa communauté, tué par la police pendant une manifestation alors qu'il était agenouillé, sans arme. Ce matin, nous avons appris qu'à Oakland la police avait tué un jeune homme et tiré sur sa compagne qui était

enceinte. Je suis partagée entre la peur d'un scénario à la printemps arabe, et l'espoir du changement. Lorsque j'ai appris, incrédule, que Minneapolis avait décidé de dissoudre son service de police, il m'a semblé qu'un monde juste était possible. En France, la mobilisation autour de Assa Traoré pour son frère m'a émue aux larmes. Bristol se débarrasse de la statue d'un marchand d'esclave. Dans les grandes villes, les commissions municipales sont submergées par les demandes d'abolition de la police. Les mots de Mike Africa Jr. résonnent plus que jamais dans mon cœur : *Never Give Up*. N'abandonnez jamais. Grace Lee Boggs dans le film *American Revolutionary*, nous enjoint à repenser ce qu'est une révolution : « Une rébellion est une explosion de colère, mais ce n'est pas la révolution. La révolution, c'est l'évolution vers quelque chose de bien plus grandiose en terme de ce que cela signifie d'être un être humain. » Il me semble que seule une révolution féministe peut accomplir le travail qu'il reste à faire. Couper des têtes ne sert qu'à les faire repousser. Il ne s'agit pas seulement de renverser l'ordre établi mais de le dissoudre par la force du monde auquel le mouvement donne naissance.

À MINNEAPOLIS, CONSTRUIRE UNE VILLE SANS POLICE

Jae Hyun Shim • « Minneapolis
Organizers Are Already Building the
Tools for Safety Without Police » •
truthout.org • juin 2020

Jae Hyun Shim, habitante de Minneapolis, activiste queer et membre de Reclaim the Block et du MPD 150⁵², revient dans un court article, sur les initiatives abolitionnistes qui ont précédé l'assassinat de George Floyd, et sur la manière dont ces pratiques ont connu une accélération majeure au fil de la révolte populaire. Toute la ville se retrouve en effet à discuter de l'opportunité et de la praticabilité de l'abolition de la police à une échelle inédite à la suite des annonces de la municipalité.

En 2018, des membres des groupes de base du Minnesota Reclaim the Block et Black Visions Collective ont déployé une banderole devant l'hôtel de ville de Minneapolis. Sur celle-ci figuraient deux listes : à gauche, trois postes du budget du service de police de Minneapolis (Minneapolis Police Department), d'un montant de neuf millions de dollars. Le côté droit était beaucoup plus long, énumérant les programmes et les organisations où la ville pouvait investir ces neuf millions de dollars pour promouvoir la sécurité de la communauté,

52. Le collectif MPD 150 se crée à l'occasion de l'anniversaire des cent cinquante ans du service de police de Minneapolis et publie une brochure qui revient sur l'histoire du *policing* de la ville. MPD 150 formule des propositions concrètes en vue de l'abolition de la police locale, pour « préparer un avenir sans police à Minneapolis ». Quant à Reclaim the Block, il s'agit d'une campagne lancée dès 2018 réunissant des organisations communautaires et des élus municipaux pour « transférer le budget du Minneapolis Police Department vers d'autres secteurs du budget de la ville qui favorisent réellement la santé et la sécurité de la communauté ».

notamment des programmes de lutte contre les violences conjugales et familiales, pour le logement et la réduction des risques. Nous demandions ainsi à la ville de retirer les fonds alloués au Minneapolis Police Department, violent et indigne de confiance, pour les transférer vers des programmes qui assurent réellement notre sécurité. Cette année-là, le conseil municipal a transféré un million de dollars du budget du service de police de Minneapolis vers la prévention de la violence, une goutte d'eau dans la mer des cent quatre-vingts millions de dollars alloués à la police, mais un investissement important pour un travail de lutte contre la violence sous-financé. C'était un début.

Moins de deux ans plus tard, après beaucoup d'organisation communautaire, le 7 juin 2020, les membres du conseil municipal de Minneapolis se sont mis en scène dans un parc local. Devant une foule de membres de la communauté, ils ont fait une annonce historique: la ville de Minneapolis allait dissoudre son département de police et entamer une transition vers un nouveau modèle de sécurité communautaire.

Ce soir-là, les questions ont commencé: « Est-ce que tous les flics seront partis demain? », « Cela ne va-t-il pas permettre à toutes les « mauvaises personnes » de faire de « mauvaises choses »? », « Qu'en est-il des meurtres? »...

Aucun changement structurel radical ne peut se produire du jour au lendemain. Et la transition vers une Minneapolis sans police se produira de manière intentionnelle, mesurée et collaborative. Pour l'instant, il est important de comprendre que les habitants de Minneapolis ont déjà pris soin les uns des autres, et nous continuerons à le faire. Il convient également de reconnaître que l'abolition des prisons n'est pas une décision à un moment donné, mais un mouvement de longue haleine nourri par des décennies de pensée et d'expérience radicales des Noir-es.

En plein mouvement George Floyd, le conseil municipal de cette ville de quatre cent trente mille habitant·es prend tout le monde de court (les policiers comme les manifestant·es) en annonçant devant des centaines de concitoyens vouloir démanteler son propre département de police, lequel est accusé d'être « impossible à réformer ». Les conseillers municipaux disent vouloir réfléchir à une autre manière de « protéger la communauté » avec « une sécurité publique orientée vers les besoins de la population et non-violente ». Il n'est pas nécessaire d'être un fin stratège pour voir dans cette annonce un tour de passe-passe pour faire retomber la pression et inviter tout le monde à rentrer chez soi plutôt que de continuer à recourir la ville de « Fuck 12 »⁵³ et chercher à incendier les postes de police encore intacts. Il n'en reste pas moins que cette annonce permet de sentir la potentialité d'un basculement, face auquel les pouvoirs publics locaux se retrouvent en exercice d'improvisation complet, et à deux doigts de provoquer une rupture irrémédiable avec les modes habituels de gestion du maintien de l'ordre. Le conseil municipal a d'abord reporté le vote, puis prétexté que la constitution de la ville requérait l'existence « d'une force de police d'au moins 0,0017 employé par résident ». Une large campagne de communication pour défendre le MPD a été lancée en sous-main par la mairie, tandis que plusieurs conseillers favorables au démantèlement ont été retournés à grands coups de subvention. Au final, plusieurs mois après l'annonce, la police n'a pas été démantelée, et son budget annuel a seulement été amputé de huit millions de dollars (sur cent quatre-vingt), soit une réduction d'environ 5 %.

53. L'expression argotique « 12 » désigne les flics.

Au cours des deux dernières semaines, depuis le meurtre brutal de George Floyd aux mains du service de police de la ville, Minneapolis a vu les membres de la communauté se mobiliser pour combler les lacunes là où les systèmes de la ville, de l'État et du comté étaient défaillants. Nous avons créé des brigades de pompiers communautaires, une ambulance populaire, un programme d'aide à l'accès aux transports en commun, des banques alimentaires et des lieux de distribution de repas chauds, ainsi que des équipes de sécurité et de défense communautaires. Des enseignements informels ont été dispensés et des pétitions ont été déposées pour que les musées, les entreprises et les écoles ne soient plus sous contrat avec le Minneapolis Police Department. Les voisins se parlent et apprennent à connaître les habitants de leur rue.

Les gens discutent dans le détail des problématiques de soins et de sécurité de la communauté. [...] Nous observons les gens, en temps réel, trouver des solutions pour changer non seulement leurs comportements mais aussi leurs façons de regarder les autres. Minneapolis est en train de créer un avenir sans police en temps réel.

La première question qu'on se pose souvent sur le démantèlement de la police est « Mais qu'en est-il des « criminels violents » ? » MPD150 propose des ressources pour répondre à certaines de ces inquiétudes. Au niveau local, le Domestic Abuse Project a développé un programme pour les personnes qui ont eu recours à la violence, ainsi qu'un programme pour les victimes/survivantes. L'année dernière, la ville a créé un groupe de travail sur les appels au 911 afin d'évaluer s'il était possible de répondre à ces appels [...] sans dépendre du service de police. L'idée est que des personnes formées pour répondre à des situations d'urgence spécifiques soient envoyées à la place de la police. Par exemple, Cahoots à Eugene, dans l'Oregon, a été mis en place pour qu'un médecin et un professionnel de la gestion de crises répondent aux urgences de santé mentale⁵⁴. Il ne s'agit là que d'un modèle d'intervention; dans

54. NdT: Fondé en 1989, l'organisme parapublic Cahoots (Crisis Assistance Helping Out On The Streets) a effectivement fait chuter le nombre d'interventions policières liées à des crises de souffrance psychique à Eugene. Avec la diffusion des thèses abolitionnistes

d'autres communautés, les voisin·es ont établi un partage des compétences afin que le plus grand nombre possible de personnes soit formé pour répondre rapidement à divers types d'urgences. Bien entendu, aucun de ces programmes ne constitue à lui seul la seule solution.

Malheureusement, des programmes comme Cahoots – tout comme l'Office of violence prevention ici à Minneapolis, ont dû se battre pour obtenir un financement durable. Dans le même temps, les budgets de la police ont augmenté de façon exponentielle, année après année, sans que les habitants n'aient eu leur mot à dire. À l'heure où j'écris ces lignes, beaucoup de gens pensent sérieusement à s'investir dans la sécurité de la communauté et à se séparer de la police, il est donc temps que ces programmes de sécurité alternatifs soient testés et financés sérieusement.

L'avenir vers lequel je vois Minneapolis se diriger doit être un avenir sans police. Le Minneapolis Police Department a montré à maintes reprises qu'il est effectivement l'une des plus grandes menaces pour la sécurité de nos communautés. Dans le processus de démantèlement de ce service de police, nous allons essayer et faire des erreurs, mais nous apprendrons à échouer avec panache et nous serons prêt·es à essayer à nouveau, ensemble. Vivre dans une société sans oppression policière est dans notre intérêt à tous, et nous avons besoin que la sagesse et le travail viennent de nous tous, pas seulement du conseil municipal, pas seulement d'un petit groupe de militants professionnels, mais de tous ceux qui, dans cette ville, s'investissent pour que ce soit un endroit plus sûr où vivre et prospérer. Et nous n'y arriverons pas seuls. Nous avons des générations de réflexion derrière nous et des années d'expérience sur le terrain.

Comme nous l'a rappelé la militante abolitionniste Mariame Kaba : « Nous devons agir avec l'urgence du moment et la patience d'un millier d'années ».

pendant le mouvement George Floyd, des groupes dans des centaines de villes différentes se sont tournés vers Cahoots dans l'idée de reproduire le programme chez eux.

*Last night it was ten shots, one body
Last night it was ten shots,
Broke the hearts of everybody
Retaliate ? yeah probably
Pigs gonna get hurt, not sorry
Welcome to the party, welcome to the party*

MOOR MOTHER

2. La violence en armes

AU WENDY'S À ATLANTA : ENTRE PARANOÏA ET FATALISME

anonyme • «At the Wendy's Armed Struggle
at the End of the World» • ilwill.com • novembre 2020

Ce texte, écrit à la première personne, revient sur la dynamique de l'occupation du Wendy's à la suite du meurtre policier de Rayshard Brooks sur le parking de cette chaîne de fast-food. L'occupation s'est rapidement projetée dans une perspective de long terme, pour faire du parking à la fois un mémorial et un lieu d'organisation communautaire. La défense de l'occupation par les armes, ainsi que la méfiance entre occupants, vont aboutir à son délitement en quelques semaines. L'article pointe plus largement les tendances paranoïaques et fatalistes risquant de miner les mouvements, par manque de perspectives, et les difficultés de composition entre différentes manières d'agir et d'exister politiquement au sein de cette occupation. Ces difficultés de composition comprennent une dimension raciale et le texte donne à voir le point de vue à ce sujet d'un militant blanc.

À Rayshard Brooks, Natalie White et Secoriea Turner.

Le 12 juin. Nous avons appris la nouvelle, vendredi soir, juste avant minuit. J'étais assis-e devant une maison avec tous les autres à une fête. La plupart d'entre nous avaient la tête à l'envers intoxiqué-es par un mélange d'adrénaline provenant de dix-sept jours d'émeutes consécutifs, d'une réserve d'un mois d'alcool pillé, de MDMA et de tout ce qu'on peut mettre

dans son corps pour l'aider à se débarrasser de sa vieille peau et à prendre de nouvelles formes dans le corps collectif de la révolte. Mais cette atmosphère carnavalesque s'est dégonflée d'un coup.

Quelqu'un est sorti.e de la maison en panique. « La police vient de tirer sur un homme au Wendy's. B [un de ses amis proches] a tout vu. Il était sur le parking en train de filmer et est retenu comme témoin. » Un vent de panique a fait basculer l'ambiance. Nous savions tous et toutes ce qui était arrivé à la personne qui a filmé le meurtre d'Alton Sterling⁵⁵, tout comme ce qui était arrivé à la personne qui a filmé le meurtre d'Eric Garner⁵⁶. Nous devions le sortir de là rapidement. Au Wendy's? Il se trouvait au croisement de University Avenue et Pryor Road. C'était à deux pas de là!

Finalement, nous décidons de nous rendre sur les lieux. Une foule petite mais en colère faisait face à un groupe de policiers. Elle était principalement noire, reflétant le quartier où le meurtre a eu lieu. Les gens gueulaient sur les flics et sur le procureur noir qui était venu pour les calmer. Mais personne ne se laissait berner. Ils parlaient entre eux de ce qui s'était passé, ne cachaient pas les armes qu'ils portaient et ont tenu les rues jusqu'à tard. Nous avons échangé des regards avec des camarades dans la foule et des habitant-es. Il était trop

55. NdT: Alton Sterling était un jeune homme noir, vendeur de CD ambulant. Il fut tué de cinq balles à bout portant par un policier le 5 juillet 2016, dans la ville de Baton Rouge en Louisiane. Abdullah Muflahi, épicier, a filmé sa mort sur son téléphone. Il a été arrêté et détenu illégalement pendant plusieurs heures dans une voiture de police puis au commissariat, pendant que les policiers saisissaient tout aussi illégalement les images de la caméra de sécurité de son magasin ainsi que son téléphone portable.

56. NdT: Eric Garner était un vendeur de cigarettes à la sauvette, et fut tué le 17 juillet 2014 à New York, par un policier qui l'immobilisait avec une clé d'étranglement. Il répéta à plusieurs reprises « *I can't breathe* ». La scène fut filmée et diffusée massivement, la phrase « *I can't breathe* » fut reprise dans de nombreuses manifestations. Ramsey Orta filma le meurtre d'Eric Garner. En représailles, il subit une campagne de harcèlement policier; fut arrêté à de nombreuses reprises et finalement condamné à quatre ans de prison pour des motifs sans rapport avec l'affaire (possession d'arme et de drogue). Une cagnotte pour sa sortie de prison a réuni deux cent mille dollars.

tôt pour savoir ce qui allait se passer, trop tard dans la nuit pour s'attendre à ce qu'une foule se forme.

La nuit du 12 juin 2020, Rayshard Brooks, un Africain-Américain de 27 ans, s'endort dans sa voiture, bloquant l'accès du drive d'un fast-food de la chaîne Wendy's. Un employé appelle la police, leur expliquant qu'il a l'impression que Rayshard Brooks est saoul. Les policiers arrivent, lui font déplacer la voiture sur une place de stationnement puis le soumettent à un alcootest qui révèle qu'il dépasse la limite légale d'alcoolémie. Rayshard Brooks est sous un régime de mise à l'épreuve et une condamnation pour conduite en état d'ivresse pourrait facilement le reconduire en prison. Rayshard et les policiers discutent pendant près de quarante minutes avant que les deux policiers essayent de le menotter. Il se débat, saisit le pistolet taser d'un des agents avant de s'enfuir, poursuivi par l'un d'eux. Puis Rayshard se retourne et appuie sur la gâchette du taser en direction du policier. Dans le même temps, le flic lui tire trois fois dessus, l'atteignant deux fois dans le dos. La vidéo du meurtre est ensuite largement diffusée sur Internet. La foule afflue sur les lieux et incendie rapidement le restaurant. La cheffe de la police d'Atlanta, Erika Shields, démissionne le lendemain. De manière assez incroyable, le parking de ce fast-food en ruine va devenir le lieu d'une occupation au long cours, entre le 12 juin et le 14 juillet 2020. Un court documentaire vidéo « We Are Now: The Story of an Armed No-Cop Zone in Atlanta », paru sur le site crimethinc.com le 19 mai 2021, revient en images sur cette expérience.

Rayshard Brooks

[...]

J'ai passé les dix dernières années à essayer d'imaginer à quoi ressemblerait une révolte comme celle que nous vivons actuellement, en débattant de ce qui la déclencherait, de la façon dont les gens se battraient, des magasins qu'ils pilleraient, de la façon dont tout cela serait coordonné. Mais je n'aurais jamais pu imaginer comment tout cela s'est vraiment passé.

Le jour où le Wendy's a brûlé, les pacificateur·rices criaient sur la foule avec leurs porte-voix, mais tout le monde les ignorait et passait devant eux sans le moindre égard. Les tentatives d'organiser la foule selon des critères raciaux – « Les Blanc·hes devant! », etc. – étaient presque toujours inefficaces. Pendant que certain·es étaient envoyé·es bloquer la circulation sur l'autoroute, sur la route en contrebas, la foule collaborait et se faisait passer des projectiles et des armes sans tenir compte des divisions raciales. Le mythe de « l'agitateur extérieur » a résonné comme une mauvaise blague dans les oreilles de tous ceux qui se trouvaient là⁵⁷.

Les premiers jours de l'occupation ont été une période de liberté pour tou·tes. Chaque soir, des adolescent·es sortaient pour bloquer les routes avec des lance-flammes, des fusils, des épées et des voitures. Les intersections voisines ont aussi été occupées et à la tombée de la nuit, des caravanes se sont formées pour piller les quartiers riches de la ville. L'occupation de l'espace ne se limitait pas au parking. Elle était poreuse et diffuse, mobile plutôt que fortifiée.

57. L'histoire de Natalie White est plus sinistre que ce qui est souvent rapporté. C'était la petite amie de Rayshard, mais on oublie de dire que Rayshard était aussi marié. Natalie a été pourchassée après la diffusion sur les réseaux sociaux de vidéos d'une femme blanche qui aurait mis le feu au bâtiment du Wendy's. Mais la police d'Atlanta ne l'a arrêtée qu'après l'enterrement, auquel elle n'a pas assisté. Après que la famille Brooks a fait son deuil, l'État s'est alors occupé de sa partenaire « extra-conjugale », l'isolant le plus possible de la famille noire de Rayshard. La majorité des policiers noirs d'Atlanta ont ainsi pu se rapprocher de la famille de Rayshard sur la base de leur identité commune (noire), tout en essayant d'isoler Natalie White de la famille dans le but d'amener cette dernière à se désolidariser de la révolte qui a fait suite au meurtre de Rayshard.

Nous allions au Wendy's presque tous les jours, appréciant le sentiment nettement antipolitique de l'espace. Mais au fil du temps, nous étions de moins en moins sûres de l'issue de l'occupation. On s'est chargé de mettre en place des structures (toilettes, abris contre la pluie en bambou, barricades...) et à former des alliances avec quelques-unes des personnes qui s'occupaient de la sécurité, mais nous n'avons pas beaucoup parlé de ce qui adviendrait ensuite.

Avançons de quelques semaines. Le 29 juin, un camarade nous envoya un SMS des «chefs» [de l'occupation] du Wendy's, adressé «à qui de droit». Les auteurs du message qualifiaient l'occupation de «manifestation privée» avant de poursuivre en disant: «Nous avons un plan détaillé et nous ne voulons pas que nos souhaits soient confondus avec ceux d'autres communautés». C'était la première fois que nous entendions parler d'un «plan détaillé». Ils ont continué: «Jusqu'à présent, nous n'avons enfreint aucune loi.» Ils «voulaient que les politicien·nes de la communauté discutent avec [eux]» pour organiser la construction d'un Centre de Paix⁵⁸ et d'un monument national, entre autres choses. Le reste de la lettre énumérait les demandes pour l'abolition de la police. Nous nous sommes moqués de l'idée d'appeler cela une «manifestation privée», et particulièrement du passage où ils disaient «[n'avoir] enfreint aucune loi». L'occupation avait commencé par l'incendie du bâtiment, et c'est sûr que ce n'était pas très légal, beaucoup de gens ont été poursuivis pour cela. Les chefs autoproclamé·es n'étaient clairement pas là depuis le début. [...]

58. NdT: Plus loin, un paragraphe du texte a été coupé, en voici un passage qui en disait plus sur ce *Peace Center*: «Les chefs du Wendy's avaient pour objectif de créer le *Rayshard Brooks Peace Center*, un endroit imaginé pour mettre en place des services de soin et de guérison pour les Noir·es. Cet objectif semblait approprié à la situation et même potentiellement réalisable. Et en tant que revendication, il a gagné le soutien de nombreux·ses participant·es à l'occupation.»

Sur le leadership noir au sein du mouvement

Le groupe qui a établi une occupation permanente au Wendy's n'était en aucune façon affilié au groupe Black Lives Matter officiel ou à tout autre groupe militant préexistant, et c'est pourquoi nous ne pouvons pas le décrire comme un pouvoir politique au sens traditionnel. L'atmosphère de l'occupation était remarquable par son absence de figures gauchistes ou activistes comme les gens qui font du prosélytisme, qui donnent des ordres par mégaphones, mènent les assemblées générales ou font des tentatives pour « organiser » les autres. Alors qu'on ne voyait nulle part de commandement traditionnel et activiste, ce qui est apparu s'est inscrit davantage dans la lignée d'une direction silencieuse et informelle.

[...]

Les mouvements contemporains sont de fait sans leader. Ce n'est pas un choix moral – une décision de s'opposer à tout commandement venu d'en haut – mais une condition de notre époque. Comme l'a récemment écrit⁵⁹ le collectif *We Still Outside*, « ce qu'ils appellent « le *leadership* noir » n'existe pas ». Cela ne veut pas dire que personne ne prend d'initiative, ni ne dit aux autres ce qu'ils doivent faire. Loin de là. Il s'agit, encore une fois, d'une question d'époque. Dans les années soixante et soixante-dix, il y avait la NAACP, le SNCC, le SDS, le BLA⁶⁰, le Revolutionary Action Movement, les Black Panthers, le Weather Underground avec leurs figures concomitantes – Martin Luther King Jr, Huey Newton, Assata Shakur. Qui sont ces figures aujourd'hui ? Si les luttes de ces dernières

59. Anonyme, « On the black leadership & other white myths » disponible sur itsgoingdown.org.

60. NdT: National Association for the Advancement of Colored People (Association nationale pour la promotion des gens de couleur) fondée en 1909; Student Nonviolent Coordinating Committee (Comité non-violent de coordination étudiante), fondé en 1960; Students for a Democratic Society (Étudiants pour une société démocratique) créé en 1960; Black Liberation Army (Armée de libération noire) fondée en 1970.

années ont créé beaucoup de martyrs, il n'y a pas de leaders. Même si certaines branches de l'organisation officielle Black Lives Matter ont survécu au cycle précédent du BLM, elles ont surtout joué un rôle pacificateur dans le soulèvement actuel, ont préconisé des réformes ou, au mieux, ont été réduites à exprimer leur soutien à des actions plus combatives avec lesquelles elles n'avaient rien à voir. Black Lives Matter survit non pas comme une organisation mais comme un *meme*, c'est-à-dire, au mieux, un slogan.

[...]

Le problème du *leadership* du Wendy's a dépassé les critiques traditionnelles sur la direction du mouvement. De telles critiques tendent à se concentrer sur les acteur·rices qui essaient de circonscrire les limites de l'action à des gestes largement symboliques, tout en neutralisant ou en dénonçant toute force qui tenterait de dépasser ce cadre. Dans le texte « *On Black Leadership and other White Myths* », par exemple, le problème particulier attribué au *leadership* noir est sa tentative pacificatrice d'étouffer la rage noire spontanée dans le but de se plier à un imaginaire de lutte blanc. Si une telle critique saisit le problème des dirigeant·es noir·es comme la maire d'Atlanta, Keisha Lance Bottoms, ce récit ne décrit pas efficacement ce qui s'est passé au Wendy's. Plus précisément, si les dirigeant·es ont dicté les formes d'action qui étaient et n'étaient pas légitimes, ils et elles n'ont pas pacifié le mouvement, ni tenté de présenter une version plus acceptable de la colère noire qui obtiendrait un large soutien symbolique de la société civile blanche. Au lieu de cela, *le leadership* informel du mouvement a basculé d'une position militante pacificatrice à une escalade de violence qui a, comme je le décris plus loin, contribué à la fin de l'occupation. Le problème du *leadership*, combiné à la nature armée de l'occupation, a consolidé les rapports de force d'une manière qui a surdéterminé le reste de la situation.

D'un point de vue pragmatique, le principal obstacle rencontré avec ces tentatives de *leadership* plus combatives est que nos systèmes d'organisation étaient incompatibles, ce qui empêchait presque entièrement la communication entre ces différents systèmes. Il était presque impossible pour un groupe opérant avec une direction fermée et une idée claire de son propre fonctionnement interne d'interagir et de faire des choses avec des essais chaotiques et sans chef-fe.

[...]

Poursuite de l'occupation et fusillades

C'est le *Juneteenth*⁶¹, l'ambiance est à la fête, nous sommes en pleine révolution. Nous sommes sous un porche, nous nous défonçons à nouveau, à sept ou huit, à donf, et nous nous apprêtons à descendre au Wendy's pour la nuit. Tout à coup, nous entendons des coups de feu. Ici, c'est Lakewood Heights, les gens tirent tous les soirs dans ce quartier. Mais je n'ai jamais rien entendu de tel de ma vie. Au total, plus de cent coups de feu ont été tirés. Les tirs ont continué pendant environ trente minutes. On apprend que quelqu'un qu'on connaît a été touché par une balle perdue. Cette personne a garrotté sa jambe toute seule et s'est assise calmement, attendant que quelqu'un la sorte de là. Heureusement, elle s'en est sortie sans blessure grave. Plus tard, nous apprenons que les premiers coups de feu sont venus de Blancs qui se sont approchés et ont ouvert le feu sur le Wendy's.

Le *Juneteenth* marque le premier jour où nous n'étions pas au Wendy's. Le lendemain, nous prenons une pause et nous nous préparons à faire un grand barbecue pour le jour suivant. Il semble que les personnes hors de l'occupation ne savent pas vraiment ce qui se passe au Wendy's, alors nous essayons de

61. NdT: Aussi appelé jour de la Liberté (*Freedom Day*) ou jour de l'Émancipation (*Emancipation Day*). Fête célébrée le 19 juin en mémoire de l'émancipation des esclaves afro-américains au Texas et plus généralement à travers tout l'ancien Sud confédéré.

l'ouvrir à la communauté et d'attirer de nouvelles personnes dans cet endroit. Nous avons besoin que l'espace s'élargisse. Nous avons besoin que davantage de gens viennent avec leurs propres initiatives et aident à construire cet espace.

Nous lançons un appel aux dons et recevons de nombreuses participations. Nous préparons un festin exorbitant. Je ne parle pas de hot-dogs, mais de plusieurs sortes de viandes et de poissons, et d'une marmite de chili géante. Nous passons la majeure partie de la journée à tout préparer. Nous prenons deux voitures pour nous rendre au Wendy's vers une heure de l'après-midi. La première voiture entre sans problème avec le barbecue à l'arrière. Je suis dans la deuxième voiture, nous approchons de l'entrée du parking, le coffre plein de nourriture. Nous sommes accueillis par un homme étrange qui tient une feuille de papier plastifiée. Nous baissons la vitre et il nous dit: «Êtes-vous déjà venus au Centre de Paix?». «Monsieur, c'est le Wendy's», me suis-je retenu de répondre. J'ai plutôt dit: «Je suis venu ici tous les jours et je ne vous ai jamais vu ici, qui êtes-vous?» L'homme s'échauffe, nous dit que nous devons nous arrêter et écouter son laïus avant d'entrer. Nous l'ignorons et faisons signe à certaines des personnes que nous connaissions des jours précédents, et essayons de faire venir nos camarades pour nous aider. L'homme s'impatiente et se met à crier «GAREZ-VOUS DE L'AUTRE CÔTÉ DE LA ROUTE!». À ce moment-là, les choses deviennent vraiment tendues. Tout d'un coup, notre voiture est entourée de gens armés. À ce stade, nous nous soumettons. On fait demi-tour et on traverse la route. Bon, maintenant c'est un peu le stress. Nous sommes escorté-es de l'autre côté de la rue, où nous nous garons. Notre voiture est toujours encerclée. «Vous avez des bombes dans cette voiture, des IED⁶²?», nous demande quelqu'un. Je réponds «non, je suis venu ici tous les jours, vous nous avez vu-es ici. Nous sommes venu-es faire la cuisine pour vous et la voiture est pleine de nourriture.» Ils fouillent la voiture; je cache le

62. NdT: *Improvised Explosive Device*: engins explosifs improvisés.

couteau que j'ai apporté pour couper la nourriture sous mon siège aussi discrètement que possible. Sur le parking du Wendy's, des délibérations sont en cours. Nous enchaînons les cigarettes pour passer ce qui semble être une éternité. Nos ami·es sont toujours derrière le poste de contrôle armé. Tout ce que nous pouvons faire, c'est attendre. Enfin, les gens commencent à comprendre qu'on est juste venu faire des grillades. Un type plus âgé s'approche de nous : « Je sais que vous êtes tous là pour faire de bonnes choses pour nous. Mais ne faites pas de mal à cette communauté. Sinon, on a des snipers, il y a plus de cinquante armes sur ce parking en ce moment. Si vous faites un faux pas, vous n'en sortirez pas vivants. » Nous leur assurons que nous ne leur voulons aucun mal et là, un autre groupe armé traverse la route. Un des membres de l'équipe de sécurité nous dit : « C'est bien que vous soyez ici avec nous. Tous ceux qui ne sont pas avec nous vont mourir. »

Une fois que nous arrivons de l'autre côté du parking du Wendy's, nous commençons à décharger. Peu de temps après, une dispute éclate sur le parking, et finalement quelqu'un vient nous dire de ficher le camp avant que nous soyons chassé·es. Nous partons alors nous installer au coin de la rue et nous distribuons à distance des plateaux-repas.

La fusillade du 19 juin a transformé ce mouvement illimité en une occupation définie et circonscrite, et les Blanc·hes ont été temporairement banni·es de cet espace. Il paraissait logique de renforcer la sécurité après une fusillade, mais le résultat final a été une forte augmentation de la militarisation de l'espace combinée à une méfiance envers tous ceux et toutes celles qui n'y étaient pas allé·es auparavant. Au fil du temps, on a dit aux visiteur·euses qu'ils et elles pouvaient venir se recueillir auprès du mémorial de Rayshard, mais qu'après lui avoir rendu hommage, ils et elles devaient partir. Dans le pire des cas, tous ceux qui voulaient rester plus longtemps devaient s'enregistrer auprès de la sécurité, indiquer les tâches qu'ils voulaient accomplir, la durée prévue de leur séjour et partir

après avoir terminé ce qu'ils étaient venus faire. Un des cas plus notables, celui d'un jeune garçon qui s'était porté volontaire pour mettre en place une stratégie de communication pour l'occupation a été banni à vie pour avoir fait un trou dans la clôture du parking qui donnait sur le voisinage, un terrain géant rempli de matériaux à barricade et plein de cachettes, ainsi qu'une sortie secrète. Ce n'était plus un espace vibrant comme au début, et certainement plus un lieu d'expérimentation.

Paranoïa et fatalisme

La paranoïa et la prolifération des théories du complot font partie intégrante de notre atmosphère politique contemporaine. Si la police et les politicien·nes ne peuvent réprimer un mouvement à l'avance ou sur le moment, ils vont souvent tenter de le diviser après coup en semant la méfiance entre les acteurs et en attribuant des intentions malveillantes aux responsables. La police de Minneapolis a suivi cette stratégie, en essayant à maintes reprises d'imputer les actes les plus significatifs de la révolte aux « suprémacistes blanc·hes⁶³ ».

Les participant·es à l'occupation du Wendy's n'étaient pas immunisé·es contre ce genre de théories du complot. Ainsi, à un moment donné, les gens se sont convaincus que les tireurs qui ont attaqué le camp le 5 juillet étaient des « Russes » envoyés pour faire dérailler le mouvement. La plupart du temps, beaucoup de gens pensaient que nous étions aussi des agitateur·rices extérieur·es. On peut comprendre que des Noir·es se méfient des intentions d'un groupe composé en partie de Blanc·hes venant au Wendy's. Nous ne nous attendons pas à ce que cette méfiance soit immédiatement surmontée.

63. NdT: Là où en France, une partie de la gauche n'hésite pas à attribuer certains gestes de révolte (dans les manifs) à de fantasmagiques « policiers infiltrés » pour les discréditer, aux États-Unis, la même rhétorique est parfois employée, avec cette fois d'hypothétiques « militants d'extrême droite » qui infiltreraient les manifs. Voir à ce sujet le texte « Mise en garde » sur le site contrepoints.media.

Mais à mesure que la direction devenait de plus en plus paranoïaque, il devenait de plus en plus difficile pour notre groupe de faire quoi que ce soit. [...]

Si la paranoïa découle d'une incapacité à faire confiance aux bonnes intentions d'autres acteur·rices (« extérieur·es »), le fatalisme est causé par une incapacité à croire en une issue désirable de la lutte dans son ensemble. En termes simples, par fatalisme, j'entends le fait de se battre avec beaucoup de détermination mais sans espoir. En suivant tous les mouvements qui vont et viennent, on ne peut s'empêcher de s'inquiéter en entendant des jeunes dire « je suis prêt·e à mourir pour ce truc ». C'est le genre de choses que nous avons souvent entendu de la bouche de ces jeunes hommes noirs, armés jusqu'aux dents et parlant de défendre un parking contenant à peine plus qu'un bâtiment incendié. Bien sûr, à certains égards, cet endroit est sacré, puisqu'il a été le lieu d'un meurtre policier. D'autre part, l'incapacité à se détacher de ce sentiment est elle-même mortelle. Le fatalisme n'est une erreur de la part de personne. Ça semble plutôt être un problème propre aux révoltes émergentes, induit par un manque de clarté autour de l'horizon politique ultime des mouvements révolutionnaires en général, et au-delà, par l'horizon lugubre de nos vies dans leur ensemble. Si nous ne nous battons pas pour de simples négociations⁶⁴ (et je pense qu'une grande partie du mouvement veut bien plus que cela), et s'il n'y a plus de perception commune de ce que signifie la révolution, alors on ne sait pas non plus à quoi pourrait ressembler la victoire, à part brûler des commissariats de police. [...] Sans une sensibilité partagée autour de leurs objectifs révolutionnaires

64. NdT: Plus loin, un paragraphe du texte a été coupé, mais voici un passage à propos de la question des négociations: « Mais la stratégie était confuse en ce sens qu'elle tentait de combiner des éléments d'une occupation conflictuelle et militante avec l'objectif final d'entamer un dialogue avec les politicien·nes de la ville. De cette façon, le conflit sur l'issue de l'occupation présente une analogie insoupçonnée avec le conflit sur la ZAD de Notre-Dame-des-Landes. Était-il préférable de maintenir un espace combatif qui refuse de négocier avec la ville, mais qui finirait écrasé militairement? Ou était-il plus pertinent d'engager des négociations pour obtenir des victoires plus pérennes et qui, bien que potentiellement récupérables, pourraient en fin de compte donner du pouvoir aux personnes impliquées? »

ultimes, les révoltes risquent d'adopter une stratégie d'escalade exponentielle qui ne peut conduire qu'à la répression ou à l'épuisement.

[...] Dans son autobiographie *Bad*, James Carr, un légendaire hors-la-loi et rebelle des prisons connu pour sa camaraderie avec George Jackson⁶⁵, énonce une célèbre critique de l'idéologie de la guérilla qui faisait partie à la fois de l'organisation des prisons et du radicalisme noir au début des années soixante : « J'ai réalisé qu'en tant que militant, je serais toujours à la merci d'actes arbitraires. Les militants et les membres des *Tactical Squads*⁶⁶ vivent en symbiose puisque les gauchistes parlent un langage que les matons peuvent comprendre : la résolution purement militaire des rapports de force ». Il poursuit : « J'ai constaté que toutes les alternatives que je m'étais fixées étaient réactionnaires dans la mesure où elles n'étaient que des réponses directes aux crimes commis par l'État. Les termes, le terrain et les armes de mon combat passé avaient tous été dictés par mon ennemi. Cela avait accru ma rage, mais aussi augmenté mon envie de combattre à tel point que je ne pouvais plus gagner. »

[...]

Nous sommes le 4 juillet. Une fête de quartier est organisée au Wendy's. Pour la première fois depuis la fusillade du *june-teenth*, l'espace est ouvert. Cela signifie que tout le monde est bienvenu. C'est ce que nous pensions qu'il fallait faire depuis le début. Des centaines de personnes entrent dans un espace où elles n'ont jamais mis les pieds. Il y a des personnes âgées et des enfants, certain-es ont traversé tout le pays pour venir manifester ici. Il y a des tonnes de nourriture, une tente avec un DJ et des gens qui dansent, des personnes qui boivent à

65. NdT : George Jackson, né en 1941, était un révolutionnaire noir américain. Il passa les 12 dernières années de sa vie en prison. Il est connu pour avoir publié deux ouvrages écrits depuis son quartier de haute sécurité : *Les frères de Soledad* et *Devant mes yeux la mort*. Il est décédé au cours d'une tentative d'évasion à l'âge de 30 ans.

66. NdT : Équivalent des ERIS (police destinée à mater les mutineries dans les prisons françaises).

longueur de journée, des joints tournent, c'est le point culminant du mouvement, tout fait sens. Quelques militant-es ont monté un stand de « formation à l'éducation politique », heureusement ils et elles ont rapidement été déplacé-es à l'arrière du parking où personne ne peut les entendre ou les voir, car ils et elles n'auraient pas pu être plus déconnecté-es de l'ambiance, même s'ils et elles avaient essayé. Malgré tout, je suis heureux que ces militant-es aient été là. Plus que tout, nous avons besoin que des groupes divers occupent la place. Pendant ce temps, d'autres ont peint des fresques de l'autre côté du bâtiment. Enfin, l'espace ressemble à une zone autonome. Les gens ont des idées différentes sur ce qu'ils devraient faire, personne ne domine l'espace, il n'y a pas de désaccord en soi et la diversité des composantes en présence devient une source de force plutôt qu'une source de confusion. Cette dynamique est ce que nous appelons la composition du mouvement, et à ce moment, la zone est invincible.

Soudain, quelque chose change. Sans s'annoncer, un groupe d'environ deux cent personnes vêtues de noir et armées jusqu'aux dents se présente et marche sur la zone en formation militaire. Il s'agit d'une milice entièrement noire. Le geste inspire une certaine admiration mêlée d'effroi chez tout le monde; à présent plus personne n'oserait venir foutre la merde dans cet endroit. Mais il se passe quelque chose d'étrange. Après avoir posé pour une photo devant le bâtiment, la majorité d'entre eux font demi-tour et s'en vont. Ce sont des spécialistes qui ne sont jamais venu-es, qu'on pourrait littéralement qualifier « d'agitateur-rices extérieur-es », même s'ils et elles étaient noir-es. L'ambiance change. « Un nuage s'abat sur le ciel et cache le soleil. »

Quatre heures plus tard, c'est la nuit et je n'ai jamais été aussi heureux de l'occupation. Le parking d'un ancien fast-food s'ouvre comme un aperçu du paradis. Nous mangeons des plats que quelqu'un a préparés, nous attendons que le feu d'artifice commence, un peu défoncé-es par les joints et le soleil.

Je remarque que les gens recommencent à bloquer les rues, ce qu'ils n'avaient pas fait depuis que les flics avaient volé leurs barricades trois semaines plus tôt. Il faut trois gars avec des fusils pour bloquer une voie de la route, puisqu'il n'y a qu'une poubelle comme barricade. Je rentre à la maison pour me changer et me préparer pour la nuit, car il y a une marche dans un autre quartier de la ville plus tard dans la soirée. Quand je reviens environ une heure plus tard, je suis prêt à m'activer. J'ai bu une boisson énergisante et je suis prêt pour n'importe quoi. Je me fais la même remarque que plus tôt dans la journée: les véritables barricades c'est tout de même mieux pour bloquer une route.

Quand les balles se mettent à siffler, je perds tout sens de l'orientation. J'attrape ma meilleure amie et je la tire avec moi au sol et derrière une voiture, je la tiens près de moi, et quand les tirs s'arrêtent un instant, nous courons à ras du sol jusqu'à l'arrière du parking. Quelqu'un nous ouvre la porte de sa voiture et nous montons dedans pour nous abriter. Nous ne sommes pas en sécurité ici. Des cris à vous glacer le sang retentissent, je vois des échanges de coup de feu. Quelqu'un crie « CELUI QUI A TIRÉ SUR CET HOMME NOIR VA MOURIR ! ». Nous cherchons nos ami·es, nous essayons de savoir où ils et elles sont allé·es, en nous demandant si nous devons partir ou rester. La même voix retentit: « SI VOUS N'AVEZ PAS DE FUSIL OU DE FLINGUE, PARTEZ MAINTENANT. SI VOUS N'AVEZ PAS DE FUSIL OU DE FLINGUE, PARTEZ MAINTENANT ». Ok, c'est bon. Nous essayons de trouver une sortie. Je me souviens de la personne qui a été virée du Wendy's pour avoir fait un trou dans la clôture du terrain voisin, et c'est comme ça qu'on s'échappe. Je ne sais pas si ce gamin savait que son geste allait un jour sauver des vies, mais c'est exactement ce qui se passe à ce moment-là. Nous nous rendons dans le quartier voisin, sautons quelques clôtures et courons à la maison. Il est 21h, il y a une marche qui commence bientôt. Nous avons moins d'une heure pour décompresser et tout encaisser avant de retourner battre le pavé.

Nous sommes encore étourdi·es par ce qui vient de se passer, mais l'adrénaline nous pousse à vivre une aventure qui durera toute la nuit. Le lendemain, nous apprenons qu'une petite fille du nom de Secoria Turner⁶⁷ a été abattue lors d'une dispute qui a éclaté au niveau des barrages. Je ne réaliserai que des semaines plus tard à quel point ce qui s'est passé cette nuit-là m'a marqué.

Avoir affaire aux fous de la gâchette

[...] Il est illusoire de croire que les manifestations aux États-Unis se dérouleront sans armes à feu à l'avenir, et c'est pourquoi il est important de réfléchir à la meilleure façon de faire avec. Le problème est difficile. Si le fatalisme indique un problème stratégique d'escalade sans horizon clair, alors les armes à feu sont la contrepartie tactique de cette stratégie dans le contexte étasunien.

Si les armes étaient présentes dès la première nuit au Wendy's, juste après la mort de Rayshard, elles sont devenues un élément important de l'occupation après la fusillade du 19 juin. Cette première fusillade a eu deux conséquences notables : les Blanc·hes ont été temporairement interdit·es de séjour et les gens ont commencé à stocker des armes dans le parking du Wendy's. Que cela ait été ou non la bonne chose à faire, il faut dire que la stratégie de la droite dépend de la polarisation des tensions précisément autour de ces deux axes : la polarisation du conflit selon des critères ethniques et l'incitation au conflit armé.

Puisque les blocages de trafic ont finalement conduit à une confrontation armée, pouvons-nous imaginer le rôle stratégique spécifique qu'ils auraient pu jouer ? Dans les jours qui ont suivi le 19 juin, des barrages routiers constitués de restes

67. NdT : Secoria Turner avait 8 ans, elle était dans la voiture de sa mère, à proximité du barrage de la route en face du Wendy's lorsque la fusillade a éclaté. Deux autres personnes furent tuées lors de cette fusillade.

de déchets brûlés provenant de l'incendie initial ont été mis en place dans les rues et renforcés par des jeunes hommes armés de fusils. Le barrage n'était pas installé dans n'importe quelle rue du quartier, mais au premier carrefour de la bretelle de sortie d'autoroute. En clair, ils ont bloqué l'entrée de tout le quartier. Les voitures des Noir-es qui manifestaient leur solidarité ou brandissaient le poing étaient autorisées à passer, tandis que les Blanc-hes faisaient généralement demi-tour bien avant de s'approcher des barrages. S'il avait été maintenu assez longtemps, un tel barrage était le genre de chose qui aurait pu provoquer la fuite des Blanc-hes de la zone, forçant certain-es à abandonner leurs plans de « nettoyage du quartier⁶⁸ ».

Si c'est grâce aux lanceur-euses de pierres et aux pyromanes qu'on a pu revendiquer ce territoire, c'est sans doute la présence de ces armes qui a tenu la police à l'écart pendant trois semaines. Les gauchistes sont souvent consterné-es lorsque la police laisse faire les manifestants armés de droite qui tentent de bloquer ou d'occuper l'espace, mais l'occupation du Wendy's a montré que cela avait plus à voir avec la présence d'armes que beaucoup de gauchistes ne voudraient le croire. L'exposition manifeste d'armes à feu a fait en sorte que les flics n'osaient pas s'approcher de l'endroit de peur d'être pris dans une fusillade. [...] Et pourtant, sur un total estimé de sept fusillades qui ont eu lieu en trois semaines, aucun-e fasciste ou flic n'a été abattu-e, et aucun-e de ceux et celles qui ont été tué-es n'étaient des adversaires de l'occupation.

Quel a été l'effet des armes à feu sur l'occupation? Elles sont finalement devenues un *ersatz* de réflexion sur la manière de garder l'espace en sécurité – et également un *ersatz* de stratégie de pouvoir collectif. Bien qu'elles aient contribué à éloigner la police, elles sont devenues un substitut à d'autres types d'activités qui auraient pu renforcer l'occupation: ramener du monde plutôt que pas, construire de véritables barricades

68. NdT: Cette expression fait référence au processus de gentrification ayant cours dans le quartier en question.

dans la rue au lieu de laisser aux hommes armés le soin d'arrêter les voitures, etc. L'augmentation du nombre d'armes à feu a contribué à l'atmosphère militaire qui dominait le camp. Ainsi, au lieu de dormir la nuit, l'équipe de sécurité a été chargée de « patrouiller » sur zone pour repérer les menaces, la meilleure recette pour un *burnout* rapide. Selon moi, il ne fait aucun doute que la raison pour laquelle les gens ne sont pas venus en plus grand nombre dans cet espace est qu'ils avaient peur des armes. Et ce n'était pas juste le cas des Blanc-hes. Des voisin-es noir-es qui se baladent tout le temps avec des armes à feu ne voulaient toujours pas venir, parce qu'ils et elles ne voyaient pas les armes comme quelque chose de particulièrement impressionnant ; à leurs yeux, les armes à feu signalaient plutôt une activité de gang spécialisé qui était dangereuse pour leurs enfants. Cela n'avait donc pas le même effet d'attraction que pour de nombreux militants. En d'autres termes, le recours aux armes à feu a créé un environnement hostile qui a fini par limiter le champ d'action des acteur-rices engagé-es dans l'occupation, ce qui l'a rendu encore plus vulnérable à la violence et aux attaques.

Le problème n'était pas la présence d'armes à feu en soi, mais le fait que porter une arme se soit transformé en un rôle spécifique. Cette spécialisation a été particulièrement visible avec l'arrivée du groupe Not Fucking Around Coalition le 4 juillet. Leur présence exceptionnelle, qui n'était qu'une opération de com', n'a pas du tout tenu compte de la situation, a militarisé l'ambiance et n'a certainement pas contribué à la sécurité de qui que ce soit. [...] Plus les acteur-rices armé-es deviendront les chef-fes de file de la lutte, moins il restera de marge de manœuvre aux personnes qui lancent des molotovs, entrent par effraction dans les bâtiments pour pirater l'électricité ou coupent des clôtures pour voler du matériel.

L'idée selon laquelle la meilleure façon de répondre à la violence armée de l'État serait de recourir à davantage de violence armée est une erreur qui a une histoire. Un débat similaire

s'est déroulé dans les années soixante entre Eldridge Cleaver et Huey Newton : alors que le premier préconisait une avant-garde armée de lumpen-proletaires pour mener la lutte, Newton en est venu à constater les effets ostracisants que le militantisme « tête brûlée » avait sur la lutte et insistait plutôt sur la stratégie d'aide mutuelle et d'auto-organisation. Une approche plus centrée sur la communauté au Wendy's aurait peut-être créé l'espace nécessaire à la croissance d'un véritable pouvoir matériel autonome, et l'élargissement du champ d'action des acteur·rices aurait peut-être rendu cet espace moins vulnérable aux attaques armées, réduisant le nombre d'armes nécessaires.

[...] En même temps, il est clair qu'il n'aurait pas été possible de lancer une critique des armes à feu depuis une position non armée. Tout plaidoyer en faveur de la non-violence aurait été rejeté et mis de côté. [...]

La question de la violence sera décisive pour l'avenir des mouvements révolutionnaires aux États-Unis. Il ne fait aucun doute que ces mouvements devront s'armer pour se défendre. Pourtant, comme cela s'est également produit dans la CHAZ à Seattle, la violence dans les zones sans police a souvent pour conséquence directe de leur faire perdre du soutien politique. Lorsque c'est le cas, la police n'a même pas besoin de se donner la peine de poursuivre une stratégie de répression directe. Au lieu de cela, elle peut simplement attendre que son absence de la zone permette une violence suffisante pour que sa présence semble à nouveau justifiée. Contrairement à cette stratégie qui est composée de factions minoritaires de tireurs armés, l'héritage du mouvement d'action directe non-violente permet de s'assurer un soutien large. Souligner cela ne constitue pas un plaidoyer pour une non-violence moralisatrice, mais suggère plutôt que la force de nos mouvements dépendra d'un large soutien social plus que de victoires purement militaires.

LETTRE À MICHAEL REINOEHL

Idris Robinson • «Letter to Michael Reinhoehl» • ill.will.com • octobre 2020

Cette lettre ne sera jamais lue par son destinataire. Michael Reinhoehl a été abattu par une unité des forces spéciales de police à Olympia dans l'État de Washington le 3 septembre 2020. La police le soupçonnait depuis plusieurs jours d'avoir tué un partisan d'un groupe d'extrême droite, les Patriot Prayers, à Portland le 29 août 2020 lors d'affrontements entre supporters de Donald Trump et manifestant·es antiracistes⁶⁹.

Quelques heures avant sa mort, Michael Reinhoehl avait justifié son acte face à un journaliste de Vice: «Je n'avais pas le choix. J'aurais pu rester là sans rien faire et les laisser tuer un de mes amis de couleur. Mais ce n'était pas mon intention.» Donald Trump félicita les policiers du châtimeut qu'ils avaient infligé au militant antifasciste. Michael était quelqu'un vers qui les gens se tournaient pour les problèmes de sécurité pendant les manifestations à Portland. Son geste, tuer un néofasciste, a plongé le mouvement dans l'embarras: tout le monde parlait de lutter contre l'extrême droite et de ne pas reculer face à elle et voilà que quelqu'un les prenait aux mots. La mort de Reinhoehl, quelques jours après, est venue opportunément refermer ce que son geste avait rouvert: le fantôme de la guerre civile, la possibilité de lutter de manière armée contre le

69. Dans ces manifestations et confrontations de rue, la présence de smartphones et de caméras est tellement massive qu'à peu près tout y est filmé et Michael a été reconnu sur une vidéo.

suprémacisme blanc. Peu de gens au sein du mouvement ont ouvertement soutenu son acte. En fait, la plupart ont pris leurs distances.

Idris Robinson, professeur de philosophie et militant révolutionnaire, ne leur a pas emboîté le pas. Il a participé au mouvement qui a suivi la mort de George Floyd et y a proposé plusieurs interventions⁷⁰. Dans cette lettre, Robinson affirme qu'en tuant un fasciste, Michael a transgressé les barrières raciales. Parce qu'il n'a pas réagi comme un Blanc, sans lien avec ce qui se passe autour de lui (les meurtres policiers impunis, les partisans de Trump qui défilent en pick-up dans sa ville...), il est sorti en acte de sa blanchité et a pris ses responsabilités en jetant sa vie dans la lutte. À partir de là, Robinson inscrit le geste de Michael dans la continuité d'une histoire bien plus ancienne, en faisant directement référence à une figure légendaire de l'abolitionnisme étasunien: celle de John Brown.

John Brown

Cet homme très croyant était un tanneur du Connecticut, père d'une vingtaine d'enfants. Le 7 novembre 1837, il s'est levé lors d'une réunion de prière à Hudson, dans l'Ohio, et a fait publiquement le vœu suivant: « Ici, devant Dieu, en présence de ces témoins, à partir de ce moment, je consacre ma vie à la destruction de l'esclavage! ». Cette prise de position a répondu directement à l'incendie des presses du journal abolitionniste St. Louis Observer et à l'assassinat dans la foulée de son rédacteur en chef et ami de John Brown, Elijah P. Lovejoy, par une foule blanche pro-esclavagiste à Alton, dans l'Illinois. Brown a respecté cette promesse pendant tout le reste de sa vie. Son existence s'est restructurée autour de l'impossibilité de continuer à vivre

70. Dont une a été traduite « Comment ça devrait pouvoir se faire », qui est la retranscription d'un discours prononcé à Seattle en juillet 2020, disponible sur le site lundi.am.

chaque jour comme si de rien n'était, avec l'existence de l'esclavage sous les yeux. Frederick Douglass, orateur abolitionniste et ancien esclave, disait de lui que, bien qu'il fût blanc, il se comportait « comme si sa propre âme avait été transpercée par le fer de l'esclavage ». En 1849, John Brown obtint d'un riche philanthrope deux cent quarante-quatre acres de terre pour y accueillir des recrues en vue d'un renversement de l'esclavage par les armes. Avec Harriet Tubman, ancienne esclave et figure majeure de la lutte contre l'esclavage, il participa au réseau de l'Underground Railroad (chemin de fer clandestin). La tannerie qu'il dirigeait a d'ailleurs été un relais de ce réseau d'évasion par lequel quelque deux mille cinq cents fugitifs transitèrent. Entre autres faits d'armes, lui et ses hommes ont abattu cinq colons esclavagistes en 1856 à Pottawatomie Creek en représailles au saccage de la petite ville de Lawrence fondée par des colons anti-esclavagistes. Lors de la bataille d'Osawatomie, la même année, John Brown, à la tête d'une quarantaine d'hommes, défendit cette petite ville du Kansas face à plusieurs centaines de miliciens armés (qui tentaient de faire de ce territoire un État esclavagiste), avant d'être forcés de se retirer. Sa ferveur pour détruire le suprémacisme blanc et obtenir la liberté pour tous les Africains-Américains a finalement conduit au raid contre le dépôt d'armes de Harpers Ferry en Virginie en 1859. Une trentaine d'années après la tentative de l'esclave et prêcheur Nat Turner de lancer une insurrection armée contre le système esclavagiste, et son écrasement sanglant, John Brown se lança dans une entreprise similaire avec la même conviction que Turner : Dieu l'a personnellement choisi pour accomplir une mission de rédemption. En espérant s'emparer d'un grand nombre d'armes à feu, ses hommes (dont certains

de ses fils) et lui comptaient déclencher une rébellion d'esclaves dans les États sudistes. Le raid échoua rapidement, et la vingtaine de compagnons qui l'accompagnaient furent encerclés et défaits. Ceux qui ne furent pas tués dans l'assaut furent faits prisonniers. Les chefs d'inculpation retenus contre eux ont eu le mérite d'être clairs : trahison et insurrection. L'affaire fut largement médiatisée grâce aux interviews données par John Brown et aux lettres écrites depuis sa geôle. John Brown et ses camarades rescapés furent pendus. Leur geste va contribuer à tendre encore plus les relations entre le Nord et le Sud et précipiter la guerre civile quelques années plus tard. John Brown devint très vite un martyr chez les partisans de l'abolition⁷¹, et son combat va inspirer de nombreuses vocations dans le camp abolitionniste. Son sacrifice est encensé dans la chanson John Brown's Song qui va devenir un hymne très populaire chez les soldats nordistes et les abolitionnistes pendant la guerre de Sécession, avec notamment ce couplet : « John Brown's body lies a-mold'ring in the grave, His soul goes marching on. » (Le corps de John Brown gît dans la tombe. Son âme, elle, marche parmi nous.)

Cher Michael Reinoehl,

Pour commencer, je m'excuse de ne pas vous avoir écrit plus tôt, et de ne pas vous avoir fait parvenir cette lettre avant que tout ne soit terminé, ou plutôt, avant qu'ils ne se chargent d'y mettre fin eux-mêmes. Cependant, s'il y a une consolation à laquelle nous pouvons nous raccrocher dans cette histoire, c'est bien, comme vous et moi le savons très bien, que rien n'est jamais *vraiment* terminé. Et comme le dit le vieux slogan : « Rien ne s'arrête, tout continue... »

71. Henry David Thoreau et Victor Hugo écrivirent des textes pour soutenir Brown et célébrer sa mémoire.

Croyez-moi, je comprendrais tout à fait s'il n'y avait tout simplement plus de pardon dans votre grand cœur, puisque nous vous avons tous laissé tomber au moment où vous aviez le plus besoin de nous. Ce qui est triste, c'est que tout le monde de notre côté prétend attendre le prochain John Brown, mais quand il apparaît enfin, tout le monde le rejette à l'unanimité. Plus tard, je pense que la plupart d'entre nous en viendront à reconnaître la tragédie de laisser l'histoire se répéter, mais très peu auront l'honnêteté d'admettre que vous et vos enfants avez été sacrifiés pour que nous puissions continuer à vivre notre vie grotesque de peur et de honte.

**« Il n'y a tout simplement aucun moyen
d'éviter la spirale de la violence »**

Ce que je veux dire, c'est que certains continueront à porter de faux témoignages, même s'il est impossible de nier que c'est bel et bien ce bon vieux Brown et personne d'autre qui s'est manifesté à travers vous. Il est évident, pour quiconque a eu le courage de ne pas se détourner, que le regard perçant que vous partagez tous les deux est en fait un seul et même regard. Il s'est en effet manifesté à nous, alors que vous étiez assis dans ce bosquet, où le feu inimitable de vos yeux a fait le même serment silencieux que celui proclamé par ce grand abolitionniste du XIX^e siècle, la paume levée. C'est le regard d'une personne, homme ou femme, qui a déclaré une guerre éternelle à l'esclavage.

Tout s'est passé si vite... Et presque immédiatement, dans l'instant qui a suivi, tant de ceux qui se tenaient autrefois à vos côtés ont trouvé un moyen commode d'abandonner ces liens en exprimant leurs inquiétudes, au lieu d'utiliser leurs paroles pour renforcer les engagements collectifs de solidarité. Par-dessus tout, ce qui indique l'hypocrisie implicite de toute cette affaire, c'est la rapidité avec laquelle ils sont arrivés



à certaines conclusions, avant même d'avoir eu la chance de connaître les détails de la situation.

Le fait qu'ils n'aient pas réussi à se convaincre que ce qui s'est passé était de toute évidence un cas de légitime défense est assez révélateur en soi. Depuis le début du soulèvement, la liste des personnes martyrisées par les tenants de la suprématie blanche, avec ou sans insigne, continue de s'allonger presque quotidiennement : Calvin Horton, Sean Monterossa, Sarah Grossman, Italia Kelly, Marquis Tousant, Malik Graves, Victor Cazares, Robert Forbes, Oluwatoyin Salau, Victoria Simms, Erik Salgado... Et cette même semaine, lorsque vous avez pris la décision audacieuse d'agir, nous avons perdu deux autres figures marquantes de votre stature à Kenosha : Anthony Huber et Joseph Rosenbaum. Comme c'est le sang du martyr, et non la vie désincarnée, qui doit être considéré comme la chose la plus précieuse, je dois accepter toute la faute d'avoir inévitablement omis des noms qui demandent à être répétés, encore et encore. Ainsi, puisque nous voyons chaque jour, chaque semaine et chaque mois, un autre être humain détruit par les armes à feu ou les automobiles, la question se pose avec plus de force : pourquoi leurs hypothèses initiales se sont-elles écartées du cas prévisible de l'autodéfense, que vous confirmerez plus tard dans cette dernière interview ?

D'autre part, aucun Noir, à moins qu'il ne s'agisse d'un oncle Tom⁷² absolu, aurait ne serait-ce qu'hésité à vous accorder le bénéfice du doute dans ce cas. C'est parce que le cours de notre vie nous a montré que quiconque joue avec des armes aussi imprudemment que le font les fascistes finira, sans surprise, par se faire tirer dessus. Pour parler franchement, si nous parlions d'un membre de gang d'un quartier au lieu d'un membre de l'extrême droite, il n'y aurait certainement pas de discussion à ce sujet.

72. NdT : Figure du Noir allié aux Blancs.

Ce que ce cas de deux poids, deux mesures en ce qui concerne votre situation révèle, c'est que la violence aux États-Unis aura toujours nécessairement une dimension profondément raciale. Et c'est précisément cela, le noyau terrifiant de la violence racialisée, qu'ils essaient de réprimer lorsqu'ils mentent à la fois à eux-mêmes et aux autres, prétextant que ce qui leur pose problème dans ce que vous avez fait est une question de stratégie ou de tactique. Mais enfin, soyons sérieux: dans un pays littéralement saturé de violence, de ceux qui commettent des tueries de masse aux policiers meurtriers, personne ne peut honnêtement prétendre que les quelques coups de feu que vous avez tirés pourraient d'une quelconque manière être interprétés comme une escalade. Il n'y a tout simplement aucun moyen d'éviter la spirale de la violence qui a commencé au moment même où les premiers navires ont atteint les côtes de l'Atlantique.

**« Il a tracé une ligne qui a élevé la vérité
et la justice au-dessus de la vie elle-même »**

En vérité, si l'on considère qu'une véritable industrie a été construite pour promouvoir le statut de victime, où tous, sauf les plus infortunés, trouvent un moyen d'en tirer un profit, ce dont ils ont peur, ce n'est pas tant de se retrouver du mauvais côté du canon d'une arme à feu. Ce qu'ils redoutent vraiment, c'est d'avoir le sang d'une autre personne sur les mains. En d'autres termes, c'est ce qu'implique le fait de verser le sang d'une autre personne qui constitue leur crainte la plus profonde. Cela signifierait qu'ils devraient enfin croire en quelque chose, c'est-à-dire croire en quelque chose qui les dépasse. Un tel choix impliquerait nécessairement une transgression consciente: franchir une frontière dangereuse, au bord, aux limites, là où la blancheur s'arrête; et une fois qu'elle a été franchie, ils ne pourraient jamais revenir en arrière.

Là où je veux tant bien que mal en venir, c'est à ce que Walter Benjamin s'était autrefois efforcé d'expliquer à propos des enjeux éthiques du commandement « Tu ne tueras point » :

Ils ont tort, ceux qui fondent sur ce commandement la condamnation d'une mise à mort violente de l'homme par ses semblables. Le précepte n'est pas là comme étalon du jugement, mais, pour la personne ou la communauté qui agit, comme fil conducteur de son action; c'est à eux de se mesurer avec lui, et dans des cas exceptionnels, d'assumer la responsabilité de ne pas en tenir compte. [...] Mais les penseurs qui adoptent le point de vue opposé se réfèrent à une doctrine de la sainteté de la vie [et] professent que plus haut que le bonheur et la justice de l'existence se trouve l'existence seule. Aussi certainement que cette dernière proposition est fausse, voire ignoble, elle montre la nécessité de chercher la raison du commandement non plus dans ce que l'acte fait à la victime, mais dans ce qu'il fait à Dieu et à celui qui le fait. La proposition selon laquelle l'existence est plus élevée qu'une existence juste est fausse et ignoble, si l'existence ne doit rien signifier d'autre que la simple vie⁷³ [...].

Aussi saint soit-il, John Brown a mené, avec la plus grande sincérité religieuse, exactement cette bataille intérieure en lui-même. En contrevenant à l'interdiction du meurtre, à Pottawatomie, à Harpers Ferry, il a tracé une ligne qui a élevé la vérité et la justice au-dessus de la vie elle-même. Il a démontré que toute vie restera insensée et stérile, tant qu'il y aura les personnes réduites à une servitude abjecte. Et oui Michael, vous avez fait de même, lorsqu'en vous protégeant vous-même et en protégeant votre ami, vous avez concrétisé le chant, par ailleurs négligemment répété, selon lequel

73. W. Benjamin, *Critique de la Violence*, Payot & Rivages, Paris, 2012.

«Aucune vie n'a d'importance tant que les vies noires n'en ont pas » [*No Lives Matter Until Black Lives Matter*].

Une telle conversion des mots en actes implique intrinsèquement une transformation fondamentale du soi. C'est ce que Benjamin voulait dire quand il a dit qu'il s'agit plus de ce qui est fait à l'auteur du crime qu'à la victime. Une fois de plus, dans notre contexte, cela a une signification irrévocablement raciale. Dans une certaine mesure, cela se résume au simple fait que je connais tant de Blancs qui ne se sont jamais retrouvés dans une bagarre; mais, à l'inverse, lorsque vous grandissez en tant que Noir, votre grand-mère ne vous laissera même pas rentrer à la maison si vous ne vous êtes pas défendu en balançant quelques droites. C'est pour cette raison que je peux si facilement rejeter les prétendues préoccupations stratégiques comme étant sans importance, parce qu'on nous apprend à nous battre même si nous sommes sûrs de perdre contre un adversaire plus fort. Dans la lutte contre les États-Unis, à une plus grande échelle, il est clair que, de la même manière, nous n'avons à la fois rien à perdre et rien à gagner, à l'exception de ce quelque chose de « plus élevé » qui ne pourrait être abandonné que dans le renoncement. Comme l'a dit James Baldwin, ceux qui sont contraints de sortir leur humanité du feu de la cruauté, qu'ils survivent ou non, en viennent quand même à connaître quelque chose qu'aucune école ou église ne pourra jamais enseigner. Pour d'autres, accepter ce pari revient à commettre la plus haute des trahisons envers leur propre blancheur. C'est devenir un abolitionniste.

En menant son raid, John Brown a précisément assumé ce mélange particulier d'espoir et de désespoir afin de prendre résolument position sur le terrain de la mort. En conséquence, sa volonté d'agir se reflétait entièrement dans son caractère. À cet égard, il est resté gravé en moi quelque chose du récit de l'historienne Margaret Washington :

Il est important de comprendre quelle anomalie John Brown était à son époque en ce qui concerne son attitude envers les personnes

d'origine africaine, car John Brown se considérait comme un égalitaire complet. Il était très important pour lui de pratiquer l'égalitarisme à tous les niveaux [...] Et même chez les [autres] abolitionnistes, aussi anti-esclavagistes furent-ils, la majorité d'entre eux ne considéraient pas les Afro-Américains comme des égaux [...] Eh bien, John Brown n'était pas comme ça. Pour lui, la pratique de l'égalitarisme était un premier pas vers l'abolition de l'esclavage. Et les Afro-Américains qui sont entrés en contact avec lui l'ont su immédiatement. Il a dit très clairement qu'il ne voyait aucune différence, et il n'a pas fait que le dire. Il l'a aussi appliqué dans ses actes.

À défaut d'une meilleure formulation, on pourrait dire que le *sens commun* est très blanc, alors que le *bon sens* est totalement anti-blanc.

Reposer la question de la race

Cela signifie qu'une grande partie du débat universitaire sur la race, qui est maintenant passé dans le langage courant, est en fait hors sujet. Elle n'est ni biologique ni sociale : la blancheur se mesure au degré auquel une personne s'accroche aux derniers vestiges de ce pays mourant et condamné. C'est pour maintenir la foi dans les mêmes protections constitutionnelles que votre exécution sommaire s'est à nouveau révélée vide. C'est nourrir des sentiments à l'égard de ce membre raciste de la famille qui parvient encore à obtenir de l'affection et de l'amour. C'est de croire qu'un emploi se joue au mérite dans une entreprise où les employés à la peau foncée sont cantonnés à faire le ménage. En bref, c'est la mesure dans laquelle une personne incarne la vie, la liberté et la recherche du bonheur. Il est intéressant de noter que, selon cette norme

d'évaluation, il s'ensuit qu'un grand nombre des personnes que l'on appelle « noires » devraient plutôt être jugées comme étant blanches.

Pour éviter sa propre dissolution, la société suprémaciste blanche nous dit qu'il n'y a rien de plus insensé que le désir de naître avec une peau noire. C'est ainsi qu'ils nous présentent Rachel Dolezal⁷⁴. John Brown a été contraint de porter cette étiquette pendant plus d'un siècle et elle vous sera malheureusement accolée, Michael, pendant un certain temps encore. Cependant, ce n'est rien d'autre qu'une projection d'un ensemble de pathologies bien plus répandues qui envahit les États-Unis blancs: une situation dans laquelle les opiacés et l'automutilation sont devenus les seuls moyens d'atténuer la douleur des relations personnelles qui se désagrègent.

De même, l'état émotionnel désastreux du citoyen se reflète dans la manière dont le pays, dans son ensemble, s'effondre sous nos yeux. Pour être plus précis, je dirais que le gouvernement des États-Unis fait de son mieux pour se renverser lui-même. Pourtant, si habitué à la déception, j'aurais dû m'attendre à ce que certaines des voix les plus fortes au sein du mouvement expriment un scepticisme, une attitude défaitiste et acquièrent une posture défensive par leur réticence. Cela me rappelle le vieux « Compte-rendu de la section sur le Conseil Régional du S.D.S » distribué par Up Against the Wall Motherfucker⁷⁵:

*UN « RADICAL BLANC »
C'EST TROIS QUARTS DE CONNERIE
ET UN QUART D'HÉSITATION.
CE N'EST PAS UN RÉVOLUTIONNAIRE
ET ON DOIT L'ÉVITER
À TOUT MOMENT...*

74. NdT: Enseignante et activiste accusée d'avoir transgressé sa « véritable » identité raciale en se faisant passer pour « noire » pendant plusieurs années. Elle a du démissionner de la NAACP et de son poste d'enseignante.

75. NdT: Groupe dadaïste et situationniste fondé en 1966 à New York.

Malgré certaines illusions grandioses sur la maîtrise et le contrôle des Blancs, il devient de plus en plus évident que la guerre civile est inéluctable. Elle ne dépend de personne. C'est plutôt un jeu de forces qui n'a pas besoin de se trouver des excuses: une fois que le tigre est sorti de sa cage, il n'y retourne pas sans essayer de transformer ses anciens geôliers en proies. En d'autres termes, il ne semble pas que les Noirs vont se rasseoir de sitôt, à moins que Monsieur Charlie⁷⁶ ne trouve le moyen de nous ligoter à une chaise. La question stratégique n'est donc pas tant de savoir comment empêcher la guerre civile, mais plutôt comment la gagner.

Et donc, les craintes par rapport à ce que vous avez fait ont tendance à s'estomper. De plus, ils ferment tous les yeux sur les leçons concrètes que nous enseignons l'Histoire. C'est-à-dire que les critiques et les appréhensions, que vous avez sûrement aussi entendues, tendent à ignorer la longue tradition d'auto-défense militante, qui a toujours été le fil rouge capable d'unir les secteurs les plus avancés et les plus révolutionnaires de la lutte pour la liberté des Noirs. Ce n'est qu'en négligeant cet héritage que l'on peut supposer à tort que la terreur raciste disparaîtra en quelque sorte d'elle-même, ou qu'elle sera endiguée par les autorités.

Hélas, j'ai trop écrit. Cela dit, si tout cela est trop accablant, ne vous sentez pas obligé de vous empresser de me répondre. Même si je n'ai pas de nouvelles de vous, je sais que vous êtes toujours là. Pour terminer, je dois mentionner qu'en ces temps difficiles, où nous pouvons être étourdis par les hauts et les bas que nous traversons, je me retrouve à dire à mes amis, plus souvent et plus sérieusement, que je les aime.

Amour et solidarité,

Idris Robinson

76. NdT: Référence à la pièce écrite par James Baldwin en 1964, *Blues for Mister Charlie*, traduite en français et publiée en 2020 sous le titre *Blues pour l'homme blanc*.